

Ce document est extrait de la base de données  
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la  
Langue Française (InaLF)

Lucile et Milcourt [Document électronique] : histoire philosophique / par Loisel  
de Trégoate

p3

J' avais revu ma patrie,  
j' avais retrouvé parmi des bois  
et des rochers, cette profondeur  
de sentiment, ce calme  
de l' ame que l' on doit au silence  
de la retraite ; et malgré l' indulgence  
du public pour mes  
faibles essais, j' avais abandonné  
une carrière si difficile à parcourir,  
où j' avais à peine fait  
quelques pas, et dont le but  
glorieux me paraissait si éloigné.  
J' avais refermé les livres  
de nos maîtres, où je puisai  
l' amour des beaux arts, que je  
dévoraux autrefois, mais qui,  
depuis quelque tems, faisaient  
naître dans mon ame, à côté  
d' une continuelle admiration,  
la méfiance de mes forces et le

p4

désespoir de jamais égaler ces  
fameux modèles.  
Occupé de la seule étude de  
moi-même, je cherchais à  
devenir homme sous les yeux  
de la nature, et ne songeais  
plus qu' à m' assimiler aux bons  
humains qui peuplent les campagnes  
de ma province. Un  
évènement me ramène à Paris,  
et la maudite influence du sol

# **Livros Grátis**

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

me remet la plume à la main.  
Des idées tristes ont fermenté  
dans ma tête ; et dans l' essor  
impétueux d' une imagination  
ardente et presque toujours  
abandonnée à elle-même, j' ai  
écrit l' anecdote qu' on va lire.

p5

" je ne vous envie plus, fantômes  
de l' orgueil, que j' ai vainement et  
follement poursuivis ; dignités illusoires,  
faux biens, idoles et tyrans  
de mes semblables ; non, je ne vous  
envie plus. Vous êtes le partage  
de l' intrigue rampante et du vice  
adroit ; pourriez-vous être la récompense  
de la vertu ? Entourez,  
accablez vos heureux adorateurs ;  
sans vous je veux goûter la paix. Demeure  
champêtre ! Seul et précieux

p6

héritage de mes pères, je viens dans  
votre sein abjurer mes erreurs à la  
face de la nature paisible, et lui  
demander pardon d' avoir si long-tems  
dédaigné ces simples retraites. "

ainsi s' exprimait le vieux Edmont  
De Saint-Flour, en se promenant sous  
un bois de peupliers.

Dernier rejeton d' une famille de la  
Provence, autrefois riche et considérable,  
mais que la mauvaise fortune  
poursuivait depuis près d' un siècle,  
il avait constamment végété dans des  
emplois subalternes, lorsque son mérite  
et sa vertu lui donnaient lieu de  
prétendre aux grades les plus éminens  
et aux bienfaits les plus signalés du  
souverain.

N' ayant point assez de philosophie  
pour braver l' injustice de son sort, il  
avait paru à la cour et sollicité des  
récompenses ; il avait fait valoir trente  
années de service, un honneur toujours  
intact, ses talens, ses efforts

pour bien mériter de sa patrie, et il avait montré ses blessures ; mais il n' avait point eu la politique d' étouffer ses mécontentemens, et de s' épargner

p7

des plaintes trop amères contre les hommes en place qui n' avaient pas daigné l' appercevoir pendant le cours de ses longs services, et qu' il devait mésestimer, puisqu' il les voyait revêtus d' un pouvoir injurieux ou aux vues ou aux lumières du monarque. Après avoir vainement employé les importunités, les murmures, cette fermeté courageuse de la noble et sublime infortune qui en impose même à l' autorité, et cette fierté d' une ame ulcérée qui compare, s' apprécie et fait parler ses droits ; frustré de toutes ses espérances, maudissant la cour et les ministres, il s' était allé enterrer dans le village qui l' avait vu naître et qui portait son nom. Un débris de château, une mesure lui servait de retraite. Les respects, l' attachement de quelques bons villageois qui savaient apprécier ses vertus, lui firent presque oublier les injustices de la cour. Il avait une fille charmante, dont il avait confié l' enfance à Madame De Courmill sa soeur, qui demeurait à deux lieues de Saint-Flour, et qui

p8

était beaucoup plus jeune, mais guère plus opulente que son frère. Lucile (c' est le nom de la jeune personne) avait vécu auprès de sa tante pendant tout le tems que son père avait été à l' armée. à son retour, Edmont fut remercier cette soeur bienfaisante des soins qu' elle avait pris de sa fille, et la prier en même-tems de permettre que Lucile l' accompagnât dans sa retraite. Madame De Courmill qui avait vu naître sa nièce, et la chérissait comme

son propre enfant, vit avec douleur  
le moment de leur séparation ; mais  
ne pouvant la refuser aux instances  
d' un père malheureux, qui allait vivre  
seul, et qui déjà marchait accablé  
sous le poids des années, elle la laissa  
partir après l' avoir serrée mille fois  
sur son sein en l' arrosant de larmes.  
La jeune personne n' était pas moins  
attendrie. Son affliction même avait  
quelque chose de plus vif, mais un autre  
sentiment se mêlait dans son coeur à  
la tendresse qu' elle avait pour sa tante.  
Lucile était dans l' âge orageux des  
passions, et déjà ressentait leur pouvoir.

p9

Elle avait vu Milcourt, jeune  
homme charmant, né dans les mêmes  
cantons, qui servait aussi depuis quelques  
années ; et cette flamme rapide,  
qui embrâse à-la-fois deux coeurs faits  
l' un pour l' autre, les avait frappés  
en même tems tous les deux. Ils  
s' étaient vus souvent chez Madame  
De Courmill, où le jeune homme faisait  
de fréquentes visites, et bientôt  
les regards de l' amant eurent encouragé  
les desirs de l' amant. Déjà s' étaient  
faits les tendres déclarations,  
les doux aveux, les confidences intimes,  
et les sermens réciproques de  
s' aimer toujours.  
Milkourt, à la véhémence du sentiment,  
joignait tous les charmes de  
la jeunesse, tous les agrémens de l' extérieur  
le plus aimable ; et ces dehors  
qui le faisaient chérir, ne masquaient  
point l' ame d' un séducteur ou d' un  
libertin raffiné.  
Lucile, à une blancheur éclatante,  
joignait les couleurs les plus tendres  
et les plus variées, qui se fondaient  
mollement sur son visage. Son teint  
était une rose dans sa fraîcheur mariée

p10

avec un lys qui vient de naître.  
Son souffle était celui du zéphir qui  
a caressé toutes les fleurs, et qui emporte  
sur son aile l' émanation légère  
de leurs différens parfums. Mais je  
n' entreprendrai point de la peindre :  
il suffit de dire qu' elle était le chef-d' oeuvre  
de la nature, et que si elle  
avait existé au tems du paganisme,  
elle aurait vu tous les hommes se méprendre  
sur les hommages qu' ils lui  
eussent rendus. Elle aurait presque  
justifié leur idolâtrie ; car lorsqu' une  
mortelle s' annonce avec tous les attributs  
de la divinité, n' a-t-elle pas une  
espèce de droit au même culte ?  
Une foule de vertus embellissait  
encore tous ces charmes. On ne pouvait  
lui reprocher que cette sensibilité  
extrême qui souvent dégénère en  
faiblesse. Mais pouvait-on lui en faire  
un crime ? Non, sans doute, ce crime  
n' était pas le sien, c' était celui de  
la nature. La sensibilité est un feu  
inné qui se développe avec les années,  
qui fait naître les passions, qui les  
alimente, les exalte, les enflamme,  
quelquefois les change en volcans,

p11

et qui ne peut finir que par la destruction  
de l' individu qui est atteint  
de ce mal délicieux et funeste. La  
sensibilité fournit des armes multipliées  
contre celui même qui la veut  
vaincre, et reste toujours maîtresse  
de sa victime.  
Les soupirs de Lucile étaient des  
feux brûlans qui se communiquaient  
à tout ce qui l' entourait. L' étincelle  
de l' amour pétillait dans ses yeux ;  
aussi devint-il son maître absolu, son  
tyran, et la source fatale de tous les  
malheurs de sa vie. Son ame, livrée  
aux prestiges d' une imagination naissante,  
dont l' ardeur croissait de jour  
en jour avec les premières impressions  
de la nature, qui devenaient aussi  
plus fortes et plus profondes, suivait  
impétueusement l' attrait qui l' entraînaient  
vers son amant.

Un long procès intenté à Edmont sur des prétentions chimériques, avait désuni les deux familles, et le père de Milcourt était mort l'ennemi irréconciliable du père de Lucile.

Ce motif ne fut point capable de détruire son funeste penchant, ni de

p12

la distraire d'une idée qui faisait les délices de sa vie. Elle était trop tendre pour ne pas connaître les devoirs de la nature ; elle aimait à les remplir ; elle chérissait son père, elle pleurait sur ses malheurs, elle se faisait une joie de l'accompagner dans son réduit champêtre, de partager ses ennuis ; elle se proposait bien d'en alléger le fardeau, d'essuyer ses larmes, et de le consoler à force de soins et de tendresse. Mais la maison de Milcourt était moins éloignée des lieux qu'elle quittait, que du village de Saint-Flour ; c'est ce qui donnait tant d'amertume aux regrets qu'elle laissait éclater en suivant son père dans sa retraite. Milcourt était parti pour l'armée ; et Lucile, qui n'avait osé révéler la passion de son cœur, craignit que la maison paternelle ne devînt un obstacle à l'accomplissement de ses vœux. Elle trembla de n'avoir plus la liberté de voir l'objet qu'elle chérissait, comme elle l'avait eue chez Madame De Courmill. Cette bonne dame, touchée des qualités aimables du jeune homme, qui détestait la haine opiniâtre

p13

que son père avait gardée jusqu'au tombeau contre une famille respectable, l'avait reçue chez elle avec cette bonté généreuse qui ne connaît point les ressentiments, et avait souffert ses assiduités auprès de sa nièce, sans jamais suspecter leurs entretiens secrets, ni même avoir l'idée d'observer leurs démarches. Elle était à leur égard dans cette entière sécurité

d' une belle ame qui ne sait ni craindre  
ni soupçonner le mal, et s' était toujours  
reposée sur l' honnêteté de l' un  
et de l' autre.

Mademoiselle De Saint-Flour partage  
enfin la retraite de son vieux père,  
et déjà le sillon du chagrin se trace  
légèrement sur ses joues. Toujours  
occupée de son amant, elle le voit s' exposer  
aux dangers des batailles, affronter  
et chercher la mort. Elle vit dans  
les alarmes, elle se nourrit de soupirs ;  
elle parcourt sans plaisir cette campagne  
déserte qui ne lui offre point  
les traits qui l' enchantent ; et sans les  
soins qu' elle aime à rendre à son vertueux  
père, elle céderait à la violence  
de ses ennuis.

p14

Dans l' enclos qui entourait leur demeure,  
était une grotte, ouvrage  
de la nature, creusée dans des rochers,  
et où croissaient des rosiers  
solitaires. Ce réduit plaisait à Lucile.  
Chaque jour, au lever, au coucher  
du soleil, elle venait y nourrir sa  
mélancolie, et souvent le gazon y  
recevait ses pleurs. C' est là qu' elle  
aimait à répandre son ame, pleine  
d' inquiétudes vagues et déchirantes  
qui repoussaient de son esprit les  
idées heureuses d' un riant avenir.  
" cruelle absence ! Disait-elle ; cher  
amant ! Reviens, ah ! Reviens pour  
m' apprendre à chérir la vie. éprouves-tu,  
comme moi, les tourmens  
de la tendresse ? Oh ! Oui, car nos  
coeurs s' entendent ; ils furent créés  
l' un pour l' autre. ô amour ! Que de  
félicités tu promets ! ... mais pourquoi  
ces ombres répandues sur l' image  
de tes plaisirs ? ... pourquoi  
cette perspective si belle, qui  
fuit... qui me trompe ? ... ô  
amour ! Je serai ta victime. "  
à ces mots, l' espoir s' envolait d' une  
aile rapide ; ses pensées s' égaraient

p15

dans une nuit épaisse ; et dans le calme même de la nature, dans la sérénité du plus beau jour, elle n'apercevait que trouble et tristesse. Quand elle rentrait au toit paternel, elle y trouvait de nouvelles douleurs. Son père, vieillard respectable, frustré du prix de sa valeur et de ses nobles travaux, abattu sous le faix des années, languissant sous le chaume, toujours fixé sur de cruelles images, détestant l'ingratitude des rois, comparant sa misère à l'éclat et la fortune de ses ancêtres, regrettant l'un et l'autre, non pour lui (il avait acquis la philosophie du malheur), mais pour sa fille, qu'il juge digne d'un autre sort, et qui fait le supplice de sa vieillesse, quand, par sa douceur et son amour pour son père, elle devrait en faire la consolation et le charme. Voilà le tableau qui s'offrait aux yeux de Lucile, lorsqu'elle revenait dans la triste habitation qu'elle partageait avec son père. Saint-Flour s'attendrissait et se détournait pour cacher ses pleurs dès qu'il apercevait sa fille. Elle avait

p16

pour lui une vénération si tendre ! Elle le servait avec tant de zèle et d'amour ! " tu étais faite pour être plus heureuse, mon enfant, lui disait-il, pour prétendre aux partis les plus avantageux ; mais la dureté des hommes et leurs vues ambitieuses t'imposent la loi de rester misérable. Nos ancêtres avaient amassé de grands biens ; ils jouissaient des honneurs qu'on prodigue à l'opulence et au rang ; mais mon père vivant dans des années de trouble et de discorde, s'immola aveuglément pour le service d'un roi, croyant s'immoler pour le bien de son pays ; repos, dignités, fortune, tout fut sacrifié, tout disparut. Je n'héritai que de son courage et de son amour pour

la patrie : j' ai employé trente ans  
de ma durée à prouver que mon  
attachement pour elle était inviolable,  
que le sang qui avait animé  
mes aïeux s' était transmis d' âge en  
âge, et dans toute sa pureté, à leurs  
descendants, et que c' était le même  
qui coulait dans mes veines. Quelques

p17

actions d' éclat ont honoré ma  
carrière ; mais la renommée qui publie  
tout les a laissées dans l' oubli ;  
ou plutôt, la faveur et l' envie ont  
élevé des barrières où sa voix est  
venue se perdre et mourir. J' ai eu  
la faiblesse de me plaindre, de faire  
parler des besoins qu' on devait appercevoir ;  
que dis-je, la faiblesse ! ...  
c' était pour toi, ma fille... j' ai fait  
entendre la douleur d' un père ; mais  
elle n' a été qu' un vain son qui a  
ébranlé l' air sans frapper les oreilles.  
J' ai paru dans le pays où se  
distribuent les honneurs ; j' y ai porté  
des prétentions légitimes, des titres  
réels, et l' on m' a regardé comme  
l' habitant d' un monde étranger ; on  
a trouvé ma franche vertu sauvage,  
mes demandes ridicules ; je n' ai point  
baissé le front devant les idoles que  
tout le monde encensait ; je ne me  
suis point mêlé au groupe de tant  
d' idolâtres qui adoraient de faux  
dieux, et je n' ai rien obtenu. ô  
ma fille ! Tu as des talents, des vertus,  
de la jeunesse et des graces ;  
ces précieux avantages devraient suffire

p18

pour dérober le reste de ma famille  
au malheur d' un entier anéantissement,  
pour te procurer un établissement  
digne de toi ; mais ces  
biens touchans ne flattent plus les  
hommes dégradés par des passions  
basses, et dénaturés par le luxe.

" tu n' as rien à espérer ; ton sort sera celui d' une belle fleur qu' on admire, qu' on voit briller et se flétrir au milieu d' un parterre, sans que personne songe à la cueillir. Tu seras délaissée. Moi-même bientôt je serai contraint de t' abandonner. La mort s' apprête à me frapper ; tu me serviras pour traîner le fardeau de l' existence, pour en être accablée " . -" non, non, mon père, interrompit vivement Lucile " ; non, vous ne me serez pas si-tôt ravi, et moi je ne connaîtrai point l' infortune ; soutenir votre vieillesse, l' embellir, la prolonger, adoucir vos chagrins, vous faire oublier par l' excès de ma tendresse que la patrie fut injuste envers vous, vous faire trouver dans mes soins autant de douceur que j' en trouverai

p19

à vous les rendre ; voilà pour moi la félicité, voilà le seul et suprême bonheur que déjà je goûte, et que je veux goûter sans cesse. "

" je le sais, ma fille, " reprend le vieillard d' une voix entrecoupée, et ses bras affaiblis trouvent des forces pour serrer contre sa poitrine l' objet cher et sensible qui l' attache encore à la vie, et leurs larmes se confondent avec leurs embrassements. Lucile hors d' elle-même, partagée entre deux sentimens délicieux, allait déposer dans le sein paternel le secret de son coeur, quand un bruit de cors et de fanfares vint interrompre cette scène attendrissante.

C' était Ferdinand-D' Alibre, officier général au service de France, qui avait commandé M De Saint-Flour à l' armée, et qui vivait retiré dans une superbe terre qu' il avait dans les environs. Il se donnait alors le plaisir de la chasse, et venait de mettre pied à terre auprès du logis d' Edmont. Cet homme, italien d' origine, était enorgueilli de ce qu' il appelait sa haute naissance, et des biens immenses qu' il



possédait. Ce n' était sûrement qu' à ces avantages arbitraires qu' il devait son avancement dans nos armées ; car son caractère, fait pour inspirer la haine, devait nécessairement éloigner de lui la faveur. Sous un corps hideux et contrefait, il cachait une ame plus difforme encore. Jaloux, défiant, cruel, joignant la bassesse de l' avarice à l' insolence de l' orgueil, il étoit un composé monstrueux de vices qui ne rachetaient aucunes vertus. Cependant il savait quelquefois employer ce vernis de politesse et d' égards, ce ton de séduction qui font disparaître les défauts extérieurs, et finissent par intéresser. Son ame ne s' étoit point dévoilée aux yeux de M De Saint-Flour. Un homme brave et irréprochable porte sur son front un caractère sublime, qui contient le méchant et lui en impose. Tel avait été l' ascendant d' Edmont sur le comte qui avait toujours eu pour lui une vénération dont il n' avait pu se défendre. Le bruit de la chasse amène le vieillard sur le seuil de sa porte ; il voit

p21

son ancien commandant assis et prenant le frais au pied d' un arbre. Il s' empresse de l' aller saluer, de lui témoigner la joie de le voir dans ces cantons, et de lui offrir un siège plus commode dans son logis ; il ne craignait point d' étaler sa misère aux yeux du comte : on ne rougit que des malheurs qu' on a mérités ; et les siens, loin de l' avilir, ne faisaient que l' élever davantage, en imprimant un reproche éternel sur la nation qui laissait ainsi languir ses vrais défenseurs. Ils entrent dans la demeure de Saint-Flour ; et Lucile, à l' aspect de l' inconnu, ne peut réprimer dans son coeur un mouvement de trouble et d' effroi qui se manifeste sur son visage. Les roses de sa bouche pâlissent, son souffle est suspendu, et elle

a de la peine à se soutenir sur ses genoux qui tremblent.  
On se doute bien que sa beauté, que son trouble même, qui paraissait moins un pressentiment funeste, que l'embarras touchant de la timide infortune qui se voit dévoilée, produisirent

p22

un effet bien différent sur le comte. Il n'aperçut point l'état misérable d'Edmont ; il ne vit que Lucile, et le simple abri de la pauvreté lui parut un temple divin. Son cœur se sentit amolli, subjugué par un pouvoir qui lui avait été jusqu'alors inconnu ; et Mademoiselle De Saint-Flour pouvait seule opérer cette merveille. Il fut étonné de s'attendrir, et se complut dans son attendrissement. C'est ainsi qu'ils laissaient éclater une grande émotion l'un et l'autre, et que néanmoins des sentimens bien opposés la faisaient naître. Le comte, surpris de trouver tant de charmes sous une chaumière, ému, troublé jusqu'à l'ivresse, demeure dans une espèce de contemplation devant la jeune personne. Sa férocité s'adoucit, son ambition se tait, effet prodigieux de la beauté ! Et une résolution presque généreuse naît au fond de son âme. Cependant il veut se sonder, s'interroger en silence, avant de faire éclater un projet que combat son avarice. Il parle peu, répond d'un air distrait aux prévenances et aux

p23

attentions de St-Flour, se laisse tomber sur un siège, paraît réfléchir un instant, regarde Lucile, pousse un soupir, se lève avec la vivacité de l'impatience, parcourt deux ou trois fois l'étroite enceinte de cette demeure, prend congé d'Edmont, et lui promet de le revoir bientôt.

L' horizon du couchant jetait sur les vallées sa nuance pâle et rougeâtre. C' était l' heure où chaque jour ces deux infortunés allaient respirer ensemble la fraîcheur de la nature. Ils étaient sortis de leur retraite, et suivaient un sentier qu' ombrageaient de vieux chênes et des tilleuls irrégulièrement plantés. Ils marchaient appuyés l' un sur l' autre ; car Lucile qui ordinairement soutenait son vieux père, dans ce moment elle-même a besoin d' appui : le souvenir d' un amant qu' elle craint de perdre, des frissons involontaires, les élans inquiets d' une ame qui pressent de grandes souffrances, tout cela lui ôte ses forces, et met sur son coeur un poids qui le surcharge. Elle a de la peine à lever ses pieds délicats qui s' appesantissent

p24

à tous les pas qu' elle fait ; un nuage de pleurs est fixé sur ses belles paupières. Soudain un nouvel effroi l' agite et la poursuit ; elle se sauve dans les bras fléchissants de son malheureux père, qui veut l' étreindre contre sa poitrine, et qui succombe avec elle. Le vieillard se relève péniblement sur un genou, d' une main tremblante s' appuie sur le gazon, et de l' autre cherche à rapprocher de son sein sa fille, dont les yeux se rouvrent à un déluge de larmes, qui raniment et soulagent son coeur.

ô émotion d' une ame que le sentiment subjugué ! ... vous accablez l' homme ; il n' est pas assez fort pour vous supporter.

Voyez la tendre Lucile revivre à l' aspect de son père défaillant, le relever, l' asseoir sur l' herbe fraîche, passer ses mains de lys autour de son cou ployé par les ans, et qui cède encore aux plus touchantes caresses. Voyez-la le consoler, lui adresser les paroles les plus tendres, couvrir de baisers, couvrir de pleurs son sein



qui palpite, ses mains entr' ouvertes,  
qui cherchent encore de douces étreintes,  
et ses cheveux blancs confusément  
épars sur son front abattu.

Voyez ce vieillard vénérable gémir,  
lui répondre, et épancher son  
ame paternelle en ces mots qu' il prononce  
avec peine : " ô ma fille ! Plains-moi  
d' avoir tant vécu... plains-moi  
de t' avoir fait l' odieux présent de  
l' existence. "

c' est à vous, êtres sensibles, c' est  
à vous d' achever de pareils tableaux.  
Cependant quelque apparence de  
calme succède à cette scène trop vive.  
" regagnons notre logis, ma fille,  
dit le vieux Edmont, le spectacle  
riant de la nature paisible est une  
insulte à notre misère ; " et tous  
deux ils retournent vers leur triste  
retraite, et s' y enferment avec leur  
douleur.

M De Saint-Flour attribua le trouble  
de Lucile au chagrin d' avoir exposé  
leur indigence aux yeux d' un  
étranger distingué, qui connaissait  
leurs droits à un destin plus heureux ;  
mouvement bien excusable dans

p26

une jeune personne ayant tous les talents,  
toutes les graces, tous les droits  
au bonheur, et qui se voit, non-seulement  
frustrée de l' aisance due aux  
services de son père, mais encore  
réduite à partager le sort des plus  
misérables humains.

Cependant cette idée lui fit prendre  
un ton plus ferme avec sa fille.  
Le père fit place au philosophe. " savoir  
souffrir, mon enfant, lui dit-il,  
c' est mériter les faveurs de la fortune,  
et celui qui les mérite sans en  
jouir, est au-dessus de celui qui les  
possède. Ne rougissons point de notre  
état, de peur qu' une voix secrète ne  
nous assimile à ceux que le malheur  
persécute justement. Ayons ce courage  
qui sait tout ennoblir. L' infortune  
ne mène point à la honte ; elle

n' y conduit que les ames lâches. On craint, on envie un homme opulent, mais on admire, on respecte l' illustre infortune qui porte un front altier au milieu des revers, et dont l' inébranlable vertu préfère la mort à l' ombre de la bassesse. Celui que les dignités investissent de toutes parts, qui nous

p27

brave et voudrait nous mépriser, celui-là même ne peut se garantir d' un frémissement respectueux qu' il éprouve à notre aspect ; il ne se dissimule point que sa puissance est une puissance usurpée, et la vérité lui arrache un hommage secret qu' il nous rend. D' ailleurs, ma fille, nous avons un témoignage qui nous dispense de celui d' autrui. Nous possédons un trésor que personne ne peut nous ôter, qui n' est point soumis aux lois du hasard, c' est celui de la sagesse. Ici nous pouvons la cultiver sans trouble, et rien ne peut nous distraire des devoirs sacrés de l' homme. J' ai blanchi dans la poussière des camps ; long-tems j' ai supporté les fatigues d' un métier aussi dur que glorieux. Je goûte le repos puisqu' il m' est offert ; c' est le plus doux fruit du travail. Si nous sommes privés des pompeuses chimères qui faisaient révéler nos ayeux, nous n' avons point aussi à craindre les écueils de la grandeur. Devenons pareils à des astres solitaires ; brillons pour nous-mêmes, et ne tirons notre éclat que de nos

p28

seules vertus. Nous trouverons dans le ciel le rémunérateur de la sagesse et le vengeur des crimes. "  
-" oui, mon père, n' en doutez pas, reprit Lucile, le malheur n' a qu' un tems, et la vertu tôt ou tard reçoit sa récompense. Mais connaissez

mieux celle à qui vous avez donné le jour ; ne la méprisez pas assez pour attribuer son évanouissement à la honte de partager votre sort : elle n' a pu vaincre une agitation impérieuse et subite qui s' est emparée d' elle, et dont elle ne démêle point la cause : elle y a succombé. Si c' est le présage de quelque grand chagrin, peu lui importe ; elle n' en sera pas moins orgueilleuse d' habiter avec vous le plus simple réduit. Mais écartons une triste prévoyance. Que cet asyle est beau ! Qu' il renferme à mes yeux de précieuses richesses ! ... vous y demeurez, mon père... "

c' était ainsi qu' ils trouvaient la consolation de leur état dans de doux épanchemens et dans un retour continuel de tendresse.

Quelquefois le vieillard menait sa

p29

fille sur un petit côteau, d' où l' on voyait à plein le soleil couchant. " tu vois cet astre, lui disait-il ; depuis ce matin il a parcouru une brillante carrière ; il a éclairé le monde, il a échauffé la terre, fécondé les plantes et les minéraux, et voilà son globe étincelant qui s' efface et s' éteint, pour renaître, il est vrai ; mais il finira tôt ou tard ; il sera détrôné de sa sphère, et sa chute amènera d' éternelles ténèbres, qui rempliront tout l' espace. C' est l' image des grandeurs humaines ; elles passent aussi rapidement que les feux du jour. Malheur à celui que leur fumée enivre, et qui s' endort avec sécurité dans les bras d' une fortune trompeuse. Souvent il se réveille au milieu des ombres du malheur, et quelquefois est surpris par la nuit du trépas dans le sein même de cette lumière éblouissante dont il jouit avec orgueil. Bénissons notre état, ma fille ; remercions-la, cette fortune aveugle, de n' avoir point écouté mes vœux, de nous avoir oubliés. Sans elle, nous goûtons les plaisirs purs de l' ame ; et entourés de ses faveurs, nous ne les

eussions peut-être pas connus. " vain projet d' une philosophie chancelante et mal affermie, que va dissiper le plus faible rayon de l' espoir ! Le comte d' Alibre reparut chez M De Saint-Flour, le prit à l' écart, et lui tint ce discours : " Edmont, vous connaissez ma haute estime pour vous ; je vous l' ai témoignée plus d' une fois, et depuis long-tems je cherchais l' occasion de vous la prouver d' une manière éclatante. Je la trouve et la saisis avec tout l' empressement que l' on doit avoir pour obliger un brave officier comme vous. Pendant tout le tems que j' eus l' honneur de vous commander, je ne fis point pour vous ce que j' aurais pu faire. Votre fierté ne me permit pas d' entrevoir vos besoins ; vous en aviez cependant, je l' ai su depuis : tout déguisement serait ici superflu. Oubliez que je fus votre supérieur, et regardez-moi comme votre ami. Vous n' êtes point heureux ; non, vous n' êtes point heureux, je le vois. Je veux réparer les injustices de votre destinée, et vous remettre à votre place. Vous connaissez

mon nom, ma fortune et mon crédit à la cour ; c' est vous dire que je peux beaucoup. Mais pour que je vous serve avec plus de succès, il faut que vous acquiesciez à la demande que je viens vous faire ; il faut que votre fille consente à me donner la main ; car je ne vous cache point que je l' aime, et qu' elle a fait sur moi l' impression la plus vive. Devenu votre gendre, il me sera bien plus aisé de faire valoir vos services, et de vous rendre tous ceux que vous méritez. Quelqu' un de votre mérite, devenu le beau-père d' un homme de mon rang, doit prétendre aux récompenses les plus flatteuses de son maître. J' espère donc

que vous seconderez mes vues désintéressées,  
et que ni vous ni votre fille,  
vous n'apporterez aucun obstacle à des  
propositions aussi avantageuses pour  
l'un et pour l'autre. Une affaire qui  
ne peut être retardée m'éloigne pour  
un mois de ces lieux ; dans cet intervalle,  
vous aurez le tems de réfléchir  
à cet événement, et d'y préparer votre  
fille. "  
le Comte D'Alibre, en achevant

p32

ces mots, remonte à cheval, et disparaît  
comme un trait, sans laisser  
à Edmont le tems de lui répondre.  
M De Saint-Flour n'aimait pas beaucoup  
le comte ; mais les hommes les  
plus vertueux ont des faiblesses. Malgré  
sa résignation apparente, il souffrait  
péniblement son état, et l'on a vu  
combien il chérissait Lucile. Il envisageait  
avec une satisfaction indicible  
l'époque qui devait être la plus belle  
de sa vie, celle où sa fille, délivrée  
des soucis qui suivent la beauté solitaire,  
et des tourmens qu'entraîne le  
spectacle d'un père malheureux, allait  
rendre enfin à la société un objet touchant  
et enchanteur, fait pour l'étonner,  
l'embellir et lui servir de modèle.  
Comme il est ému, le coeur de ce  
bon vieillard ! Avec quelle rapidité la  
joie se répand et circule dans ses veines !  
Ses genoux ne tremblent plus  
que de plaisir ; sa marche devient précipitée ;  
il court vers Lucile qui soupirait  
languissamment dans sa grotte  
solitaire ; il lui tend les bras : " -ô  
ma fille ! Lève un front serein ; nos  
malheurs sont finis : je n'entrerai point

p33

tout entier dans la tombe. " il l'embrasse,  
et lui raconte ce qui s'est passé.  
Que vois-je, ô dieux ! Mademoiselle  
De Saint-Flour jetant un cri

aigu, tombant aux genoux d' Edmont,  
les serrant avec mille sanglots, et ne  
faisant plus entendre que ce murmure  
douloureux et entrecoupé qui est l' expression  
du désespoir.

Lucile aime, on le sait ; un feu intérieur  
dévore sa vie, et dans cet instant  
un combat affreux s' élève dans  
l' ame passionnée de cette généreuse  
fille. Elle voit d' un côté un père enlevé  
à tous ses chagrins, satisfait et  
heureux, achever doucement sa tranquille  
carrière ; de l' autre, un amant  
qu' elle idolâtre, dont elle est adorée,  
qu' elle abandonne, qu' elle désespère ;  
elle-même sacrifiée à l' être  
du monde qu' elle abhorrerait le plus,  
si elle était capable de haïr ; condamnée  
au long supplice d' un amour malheureux,  
au déchirement du regret,  
et peut-être du remords.

Dans ce désordre de ses sens et de  
son ame, ces mots à peine articulés  
se font jour à travers mille gémissemens.

p34

" qu' exigez-vous, ô mon père !  
De celle que vous instruisez tous les  
jours aux privations, qui adore cette  
solitude, qui ne trouve de plaisir  
qu' où vous êtes, et qui ne saurait  
plus se faire à des voluptés qui ne  
seraient pas celle-là ? Qu' attendez-vous  
d' un coeur qui n' a qu' un voeu,  
qui est tout à vous... qui vous  
aime... qui se partage ? ... "  
elle n' achève pas ; des sanglots disputent  
le passage aux paroles qui viennent  
mourir sur sa bouche. Ces sons  
interrompus, ce délire, sont un trait  
de lumière pour le vieillard, dont l' expérience  
était consommée. Il envisage  
sa fille avec un mélange de douceur  
et de fermeté. -" quoi, Lucile !  
Votre tendresse pour moi n' aurait point  
été jusqu' à la confiance ? Vous n' avez  
qu' un ami dans le monde, et vous  
auriez craint de lui ouvrir votre ame,  
de le consulter cet ami ? Vous m' avez  
trompé, ma fille ; votre secret échappe ;  
vous aimez, tout l' accuse " . -" il

est vrai, mon cœur n' est plus à moi ;  
il connaît l' amour, il a cédé au penchant  
le plus doux. Mon silence le

p35

rendait coupable, sans doute ; j' aurais  
dû résister aux progrès de ma  
flamme naissante, interroger et consulter  
un père. Sa voix eût été celle  
du sentiment, ses conseils eussent  
été ceux de la raison ; j' en étais convaincue :  
mille fois le secret fatal est  
venu sur mes lèvres ; mais des circonstances  
malheureuses, une prévention  
funeste vous firent l' ennemi  
de mon amant ; je craignais d' aigrir  
vos douleurs ; pour vous en épargner,  
j' ajoutais aux miennes ; car mon cœur  
qui avait besoin d' épanchement, se  
mourait sous un poids cruel. " -" un  
père qui chérit sa fille, qui lui connaît  
des vertus, n' est-il pas heureux  
de la félicité qu' elle se fait ? Serait-elle  
chimérique ? élève-t-il le ton sec  
et amer de l' autorité pour censurer ses  
penchans ? Non, sans doute ; il sourit  
au choix d' une ame pure et honnête,  
qui ne peut être séduite que par la  
vertu ou au moins par l' apparence de  
la vertu. Si, dupe de cette ingénuité  
qui ne soupçonne point le mal, elle  
a pris le masque pour la réalité ; si,  
lasse d' être isolée, éprouvant des besoins,

p36

et trop ardente à s' élancer vers  
un être qui la séduit, qu' elle veut  
admettre à ses plaisirs, à ses peines,  
et auquel elle brûle de prodiguer son  
existence ; si cette ame jeune et avide  
de bonheur, se fixe à des dehors qui  
lui en imposent, mais qui ne trompent  
point un père sensible et éclairé,  
ce père tendre, en cet instant, ne  
lance point sur elle le regard du courroux ;  
il lui montre doucement son  
erreur, et détache, en la caressant,

le bandeau qui l'aveuglait. Ta faute est inexcusable, ma fille ; tu t'es défiée de ma tendresse ; mais chez moi toujours le pardon précéda le reproche, tu le sais ; ne crains donc plus d'achever une confidence si pénible : quel est-il ? Quel est celui que ton cœur a choisi ? " - " ô mon père ! Il est vertueux comme vous ; il suit la même carrière ; il vous aime, il donnerait sa vie pour adoucir la vôtre, pour rendre heureux un seul de vos instans ; mais il dut le jour à un monstre qui fut votre ennemi, votre persécuteur... vous m'entendez... faut-il le nommer ? ... " - " Milcourt ! "

p37

- " oui, mon père, c'est Milcourt, ce jeune homme si intéressant, si doux, qui ne sut jamais haïr, qui vous plaint... qui m'a donné sa foi, qui a reçu la mienne... oui, mon père, il l'a reçue ; le ciel, la nature ont entendu nos sermens ; ils en sont les garans : pouvons-nous les rompre ? Oh non ! Mon cœur me dit que cela est impossible ; le vôtre, mon père, le vôtre sûrement dira comme le mien. Vous êtes si juste et si bon, votre âme se complaît tant dans les idées d'ordre et de bien ! Ah ! Vous ferez, oui, vous ferez mon bonheur. "

cet aveu contrista Saint-Flour, non qu'il eût conservé contre le fils de son ennemi des restes de la haine qui avait désuni les deux familles. Le tems avait affaibli par degrés ses ressentimens, et fini par les éteindre.

Ils ne l'avaient point aveuglé sur les qualités aimables du jeune homme, qui, par des prévenances sans nombre, avait paru dans tous les tems rechercher son estime ; mais Milcourt avait aussi très-peu de fortune ; il

p38

ne jouissait que de cette médiocrité qui approche de l' indigence ; et Edmont, séduit d' ailleurs par les propositions du Comte D' Alibre, envisagea, qu' en concluant une semblable alliance, il préparerait des victimes à l' infortune. Il sentit néanmoins qu' il ne fallait pas fronder subitement la passion de sa fille. Il parut même souscrire avec joie à tout ce qu' elle venait de lui dire. Il connaissait sa sensibilité vive et puissante, la véhémence de son ame, et voyait très-bien que vouloir dompter l' une et l' autre par de froids conseils, c' eût été accroître la flamme d' un incendie, en faisant des efforts pour l' éteindre. Il songea d' abord aux moyens de donner le change au penchant de sa fille, et de le ramener à son objet. Une tendre sollicitude entra dans ses recherches beaucoup plus que son propre intérêt. Mais trop versé dans la science du coeur humain pour s' abuser long-tems, il cessa de se flatter. Il connaissait l' amour et ses effets sur des caractères comme celui de Lucile. Assuré que cette passion,

p39

dans certaines ames, était à l' épreuve de tous les obstacles, que c' était un torrent indigné des digues qui resserrent son cours, et dont les ravages deviennent plus terribles à proportion de la résistance qu' on lui oppose, il vit l' impuissance d' arrêter le mal, et cette idée attristante empoisonna la paix dont il commençait à jouir. Ses yeux se portèrent douloureusement dans l' avenir, et il demeura intimément convaincu que sa fille était une victime dévouée au malheur. Toutes les forces de sa sagesse ne purent arrêter le cours de ses larmes, et un chagrin cruel le saisit puissamment. Mais ne voulant point montrer sa faiblesse à Mademoiselle De Saint-Flour, craignant de se trahir, il détourna son visage, et s' enfonça

dans le plus épais du bois qui  
avoisinait leur chaumière.  
Au bout de quelques heures, il regagna  
son logis, où l' attendait Lucile,  
et le contentement brillait sur son visage  
quand son coeur était oppressé.  
La jeune personne, trompée par ses  
dehors satisfaits, bénissait l' auteur de

p40

ses jours. " ô heureuse fille que je  
suis, disait-elle ! ... ô ciel ! Conserve  
long-tems le meilleur des  
pères ! ... "

" il faut que nous partions, lui dit  
M De Saint-Flour ; il faut aller  
chez Madame De Courmill l' instruire  
de vos sentimens, de vos  
vues, et la prier de nous aider de  
ses soins et de ses conseils. "

Lucile fut enchantée : ils se mirent  
en route, et arrivèrent au déclin du  
jour à la terre de Madame De Courmill.  
Nouvelle scène d' attendrissement !  
La bonne dame revit son frère  
et sa nièce avec une joie qu' il serait  
difficile de rendre.

Le chevalier se coucha sans dormir.  
Le lendemain, il ne fut question  
que du plaisir de se revoir ; mais  
tout le jour il fut triste et rêveur.  
Après le souper, il prétexta une extrême  
lassitude, se fit conduire dans  
son appartement, et déclara qu' il  
avait besoin de repos, et qu' il voulait  
être seul.

Il ne songea guère à se le procurer  
ce repos précieux qui lui était si nécessaire.

p41

D' autres inquiétudes vinrent  
troubler et assiéger sa raison. Il se  
peignit les changemens que le malheur  
opérait sur sa fille depuis qu' ils  
vivaient ensemble dans cette solitude,  
le dépérissement de sa santé,  
l' altération de ses traits, ses yeux

toujours humides des pleurs qu' ils versaient  
continuellement, et ses joues  
où l' on voyait s' éclipser lentement les  
roses de la jeunesse. Il se rappela ses  
continuels soupirs, sa gaieté contrainte,  
et les fréquentes palpitations  
de son sein, au milieu même de leurs  
embrassements. Il savait que l' amour  
avait la plus grande part à ses tourmens ;  
mais il se persuada aussi que  
la vie triste et gênée qu' ils menaient  
sous son rustique toit, contribuait,  
sans qu' elle le sût, à l' accroissement  
de ses peines. Ce père trop tendre se  
reprocha d' avoir enlevé sa fille aux  
soins de Madame De Courmill, chez  
laquelle elle avait joui d' un sort bien  
plus doux. Il s' accusa d' injustice ;  
et par une bisarrerie d' esprit qui tenait  
à la faiblesse de son grand âge,  
il résolut de laisser Lucile dans cette

p42

maison, et d' aller, lui seul, achever  
sa triste carrière en quelque asyle  
inconnu. Il profita de la fraîcheur  
d' une belle soirée pour s' éloigner  
sans retour et sans être aperçu.  
Les confidences de Mademoiselle  
De Saint-Flour, la joie de revoir une  
tante chérie et une maison qu' à tant  
de titres elle regardait comme le  
premier lieu du monde, leur firent  
trouver à l' une et l' autre les momens  
bien courts. Il était plus de minuit  
quand elles pensèrent à s' aller mettre  
au lit. Lucile voulut auparavant  
embrasser son père ; car il lui arrivait  
quelquefois, lors même que ce  
vieillard était endormi, de couvrir de  
baisers doux et légers ce front vénérable  
où brillait le caractère de la vertu.  
Elle s' attendrissait en contemplant ce  
visage auguste, et ses frissons et ses  
soupirs exprimaient l' impression respectueuse  
et tendre que cet aspect faisait sur elle.  
Elle se glisse doucement dans l' appartement  
où elle croit que son père  
repose. Elle s' avance près du lit,  
retient son souffle, et son coeur bat



aux approches du plaisir que sa tendresse  
lui promet. Ses yeux et sa bouche  
cherchent avidement à se fixer  
sur ce cher auteur de ses jours, et  
ne rencontre personne. Edmont n' y  
est pas ; aucun vestige n' annonce que  
ce lit ait été le lieu de son repos. ô  
vives inquiétudes d' une ame tendre !  
Il est bien difficile de vous peindre.  
Lucile s' écrit : " mon père ! ô mon  
père ! Où êtes-vous ? " elle appelle  
sa tante ; elle pâlit, elle parcourt tout  
l' appartement. Il y avait une issue  
qui donnait sur une basse-cour. L' espoir  
renaît ; elle va sortir, redoubler  
ses recherches : une lettre jetée  
sur une table frappe sa vue ; elle  
court, saisit l' écrit ; c' est la main de  
son père qui l' a tracé. Madame De Courmill  
arrive. Lucile a lu : la lettre  
lui échappe avec un cri, et ce cri  
semble le dernier de la nature expirante.  
Un mouvement convulsif la  
précipite au pied de sa tante, qui la  
transfère inanimée sur un sofa.  
Saint-Flour, ferme dans son projet,  
était parti, comme nous venons  
de le dire, et avait laissé cette lettre

p44

adressée à Madame De Courmill. Voici  
ce qu' elle contenait.

" je pars, ma chère soeur, et vous  
laisse ma fille ; je vous abandonne  
aussi le peu de bien qui me reste.  
Cet écrit vaut un contrat. Je n' ai pas  
besoin de vous recommander Lucile ;  
ma sécurité sur son compte prouve  
assez que je ne doute ni de votre  
coeur, ni de vos bontés pour elle. Il  
me reste à vous éclaircir sur les motifs  
de ma fuite.

" je suis vieux, accablé de chagrins,  
et il n' est point de voile assez  
épais pour dérober ces deux plaies  
de la vie humaine aux regards d' une  
fille aussi attentive à servir les besoins  
qu' à prévenir les maux d' un  
père. Ce spectacle est affligeant pour  
son coeur. Elle a beau se plaire dans

les soins qu' elle lui rend, chercher  
la consolation dans l' activité de son  
amour ; c' est en s' acquittant du plus  
cher des devoirs, qu' elle ouvre une  
plus grande carrière à ses regrets ;  
ils s' augmentent avec les maux de  
celui qu' elle aime et qu' elle voit souffrir ;  
son ame resserrée sous l' enveloppe

p45

de la douleur, qui s' épaissit  
de plus en plus autour d' elle, cesse  
d' être accessible au plaisir. Les souffrances  
de l' ame amènent celles du  
corps ; le vieillard meurt ; l' être infortuné  
qui devait courir une aussi  
longue carrière, ne tarde pas à le  
suivre au tombeau, et les vues de la  
nature sont trompées.

" quand la vie s' éteint en nous,  
elle abonde dans nos enfans. Quelle  
injustice n' y a-t-il donc pas à nous  
autres vieillards d' exiger qu' ils partagent  
la tristesse de nos dernières  
années, de leur ôter la jouissance  
d' un tems si rapide qui leur échappe,  
qui ne reviendra ni pour eux, ni pour  
nous, et de vouloir entraîner dans  
notre tombe ceux qui sont nés pour  
nous faire revivre ! Eh ! N' est-ce pas  
vouloir empoisonner, abréger leurs  
jours, que de tourmenter continuellement  
leur sensibilité par le tableau  
de l' humanité souffrante ? La douleur  
tue la jeunesse ; et comment ne la  
tuerait-elle pas ? Un coeur naissant  
demande le bonheur. Ce bonheur lui  
est promis, puisqu' il le desire ; tout

p46

ce qu' il éprouve, tout ce qu' il entend  
lui en donne l' idée ; tout ce qu' il  
voit lui en offre l' image. Quelle doit  
donc être son amertume, quand cette  
attente est frustrée ! Ses gémissemens  
deviennent des plaintes contre l' auteur  
de sa triste existence. L' âge heureux

s'écoule pour lui au milieu des larmes, et une mort prématurée l'enlève à cette vie qu'il ne regrette point, puisqu'il n'en a connu que les épines.  
" nous devons donc éloigner nos misères de nos enfans, nous en éloigner nous-mêmes, si nous n'avons pas la philosophie de leur cacher nos chagrins. J'ai eu la faiblesse de me plaindre devant Lucile, de lui montrer mon ame déchirée. J'ai souffert qu'elle pleurât avec moi sur mon sort, qu'elle m'aidât à porter mon fardeau, et j'ai vu la joie, les ris et la santé, cortège heureux de la jeunesse, s'éloigner de la sienne. Avec vous, ses jours étaient sereins ; avec moi, ils sont remplis d'amertume. Vous la perdités avec regret ; je vous la rends, je vous rends un bien qui vous appartient plus qu'à

p47

moi, puisque, dès le berceau, vous lui avez servi de mère. Ne vous alarmez point sur ma fuite : nous devons bientôt nous quitter ; l'extinction de ma voix, les rides de mon front n'étaient-elles pas un avis secret de notre séparation prochaine ? Je vais dans une retraite paisible, où je finirai doucement une trop longue carrière dont vous alliez voir le terme, et je vous épargne, à vous et à ma fille, l'affliction d'en être les témoins.  
" mon absence accablera Lucile ; je l'ai prévu ; je vois ses vives sollicitudes, son désespoir ; mais rassurez sa tendresse ; consolez-la par de sages conseils, par l'image de la paix qui va me suivre dans l'asyle que je me suis choisi ; dites-lui que je penserai encore à elle à cette heure où les craintes, les espérances et tous les intérêts humains s'évanouissent devant nous, et que mes deux derniers soupirs seront, l'un pour elle, et l'autre pour Dieu. Quand vous aurez surmonté les fortes impressions de sa douleur, songez à sa félicité. J'ai voulu la faire : tout paraissait seconder

mon ardent desir ; son ame a  
rejeté avec effroi les bienfaits du hasard ;  
elle a craint le jour brillant de  
la fortune, et a voulu rester dans la  
nuit de l' obscurité. Bénissons et adorons  
en secret l' être souverain qui  
fronde nos voeux et déconcerte nos  
projets !

" elle m' aime : sans doute elle vous  
en a fait l' aveu. Je répons de sa  
vertu ; mais une inclination première  
et irréfléchie peut avoir des suites  
funestes que je crains, et qu' il m' eût  
été affreux de voir. Descendez dans  
son coeur ; sa franchise vous laissera  
bien vite en sonder tous les replis ;  
examinez, éprouvez cette passion qui  
la domine ; si elle n' est point un  
aveugle caprice, si elle devient un  
sentiment profond, si son amant le  
partage, si enfin leur ivresse est  
égale, favorisez leur doux penchant,  
unissez-les, unissez ceux qui s' aiment.

" ma soeur, ma fille, objets chers  
et sacrés ! Si vous m' aimâtes, conservez-vous  
pour garder, pour chérir  
ma mémoire... je me réfugie

dans un port, et bientôt... bientôt  
j' aurai vécu... cependant je vous  
jure de tâcher de prolonger le songe  
autant qu' il me sera possible... si  
le ciel en ordonne autrement, recevez,  
ô mes amis ! ô mes seuls amis !  
Recevez le tendre adieu d' Edmont De  
Saint-Flour. "

Lucile cependant ouvre les yeux,  
se lève, et remplit la chambre de  
cris. La véhémence de son désespoir  
lui rend les forces qu' elle avait perdues.

" ô mon père ! C' est ta coupable  
fille qui cause ta fuite ; elle  
ne s' est point immolée pour toi,  
elle a rejeté ton bonheur. "  
ce n' est plus la faible Lucile accablée  
sous le poids de ses ennuis ;

c' est une héroïne prête à courir, à  
braver tous les périls : la porte s' ouvre  
avec violence sous ses doigts délicats.  
Madame De Courmill tremblante  
cherche à la retenir. " ou mourir  
ou trouver mon père, s' écrit-elle ;  
j' expire à vos pieds si vous  
m' empêchez de le suivre. "  
l' oeil égaré, les cheveux épars,  
elle s' élance, marche dans l' ombre,

p50

seule, soutenue par son courage. Madame  
De Courmill appelle un domestique,  
lui ordonne de courir sur ses  
traces ; il entre dans un chemin opposé  
à celui qu' elle a pris. Les premiers  
pas de cette fille désespérée  
se dirigent vers la demeure qu' elle  
venait de quitter avec son vieux père.  
La nuit la plus épaisse couvrait les  
cieux : rien ne l' épouvante ; tous les  
monstres des forêts seraient devant  
elle, elle n' en serait point émue. Elle  
s' engage dans des sentiers infidèles,  
qui la trompent et l' éloignent de l' asyle  
qu' elle cherche. Des rochers,  
des ravins semblent conjurés pour arrêter  
ses pas. Elle se meurtrit contre  
les branches et les racines des bois  
qu' elle rencontre. Vingt fois elle embrasse  
la terre, vingt fois ses belles  
mains sont ensanglantées par des cailloux  
et des épines ; toujours elle se  
relève, sans qu' aucun obstacle soit  
capable de ralentir sa course. Cependant  
son oreille attentive cherche  
à démêler les sons d' une voix qui lui  
est chère. Si le vent murmure à travers  
les feuilles, si quelqu' oiseau bat

p51

des ailes, ou agite les rameaux, elle  
croit entendre l' auteur de ses jours.  
Elle jette quelquefois vers le ciel un  
regard si douloureux, si tendre, que  
ces mots paraissent lui échapper :

" si tu existes, ô Dieu, tu auras pitié de moi. "  
infatigable, elle gravit les fossés, franchit les ruisseaux, et semble vouloir rassembler toutes ses forces, pour venir les perdre et mourir sur le sein d' un père. Elle tend toujours vers le village de Saint-Flour, et elle n' arrive point. Bientôt elle fait entendre le sombre cri du désespoir. Son courage n' est pas vaincu ; mais le ciel ne permet pas que le prodige de ses forces dure plus long-tems. Sa tête est étourdie ; sa douleur n' est plus qu' un délire. Elle était sur un côteau ; elle succombe, et ses mains affaiblies cèdent au poids de son corps qui suit la pente de la colline. Elle est restée sur les racines d' un hêtre. Ses yeux sont fermés ; à peine a-t-elle senti la secousse. Sa tête est nue ; ses cheveux couvrent son sein, voltigent au gré du vent sur son visage.

p52

Sa bouche s' entr' ouvre, prononce à demi ces mots : " ô mon père ! " et se renferme aussi-tôt. ô beauté, reine du monde ! Est-ce là ton triomphe ? ô nature ! Est-ce ainsi que tu récompenses ceux qui adorent tes droits ? Elle reste long-tems plongée dans cette pénible agonie : elle en sort enfin. Son corps était glacé. " est-ce le froid de la mort qui m' environne ? Plût à Dieu, dit-elle ! Je bénis l' être bienfaisant qui me l' envoie. " elle se soulève et s' appuie sur un bras. Les ténèbres l' effraient ; elle a perdu toute sa fermeté. " où suis-je ? Ajoute-t-elle... je frissonne... que vois-je ? ... mon père ! ... le voilà : oui, c' est mon père. Je vois ses mains qui tremblent et cherchent à m' embrasser... ô mon père ! Est-ce votre ombre ? ... venez-vous d' expirer dans ce désert ? ... " trop affreuse situation de cette fille tendre et courageuse, je pleure en la peignant ! Ranimée par un fatal espoir, elle se lève encore, se traîne avec peine,

et dans sa marche chancelante, il faut

p53

qu' elle s' appuie contre tous les arbres  
qu' elle rencontre.  
Le jour commençait à poindre. Elle  
était au milieu d' un chemin. Un laboureur  
allant à son travail, et chargé  
d' instrumens champêtres, se fait entendre  
de loin ; Lucile éprouve une  
émotion nouvelle. L' idée de brigands,  
les réflexions qu' elle fait sur son état,  
son désordre, et sur l' abandon où elle  
se trouve à cette heure, au milieu  
d' un bois, la font tressaillir de crainte.  
Cependant l' espérance de rencontrer  
quelqu' être bienfaisant, d' être remise  
dans son chemin, la rassure. Elle se  
cache derrière un buisson ; le laboureur  
passe. Il chantait un air villageois.  
Cette expression joyeuse de  
la bonhomie champêtre à laquelle  
Lucile est accoutumée, dissipe sa  
frayeur. Elle court à lui, l' interroge,  
et lui demande si elle est éloignée du  
village de Saint-Flour. Il recule, et  
se trouble d' abord à l' aspect d' une  
femme échevelée, qu' il croit poursuivie  
par des malfaiteurs. Mais tranquilisé  
bientôt par le son de voix le plus  
doux, et en s' apercevant qu' elle est

p54

seule, il lui répond que le village  
qu' elle demande n' est qu' à un quart  
de lieue de cet endroit. Il lui offre des  
secours, et même de lui servir de  
guide. Lucile n' hésite pas : elle ne  
peut plus marcher. Cependant, avec  
des efforts infinis, et à l' aide du bon  
villageois qui voit sa souffrance et en  
est attendri, elle arrive enfin à cette  
maison où l' attendent de nouvelles  
douleurs ; elle fait mille questions sur  
son père. Il n' a point paru dans le  
canton : personne ne l' a vu. On a vu  
seulement des domestiques tristes et

empressés qui les cherchaient, elle et M De Saint-Flour.

Elle s' assied en gémissant sur le seuil de sa porte où tant de fois le vieillard est venu se réchauffer aux rayons du soleil. Son oeil obscurci regarde tristement cette retraite délaissée, toute cette campagne déserte qui lui semble affreuse, puisqu' elle n' y voit plus son père, et elle demeure immobile sur la pierre où elle est assise.

On tremble pour ses jours ; on la porte dans la maison d' un fermier,

p55

qui la recommande à sa femme, et se dépêche d' aller chercher Madame De Courmill, qu' il trouve dans un état à-peu-près semblable à celui de sa nièce. Le domestique qu' elle avait envoyé sur les pas de Mademoiselle De Saint-Flour, était revenu sans l' avoir rencontrée. Sa maison offrait le spectacle du plus énorme désespoir. Tous les domestiques couraient la campagne pour trouver Lucile et son père. On voyait toutes les portes ouvertes, un jour lugubre répandu dans les appartemens, et Madame De Courmill seule fondant en larmes, et livrée à toute l' horreur des plus noirs pressentimens.

p56

On juge bien de son ardeur à se rendre auprès de sa nièce quand elle sut qu' elle était à Saint-Flour ; mais l' entrevue pensa devenir funeste à l' une et à l' autre. Le lendemain Lucile fut reconduite chez sa tante ; car il eût été dangereux de le faire ce jour-là même. Les divers saisissemens qu' elle avait subis la firent flotter pendant huit jours entre la vie et le trépas. Les maux du corps ne lui laissaient des instans de relâche que pour faire place au déchirement de l' ame. Rien

ne pouvait calmer l' orage intérieur ;  
rien n' adoucissait ses regrets. Sans  
cesse elle redemandait son père ; sans  
cesse elle s' accablait de reproches,  
et se nommait l' auteur de sa fuite. Il  
y avait des momens où elle le croyait  
mort. " il aura succombé, disait-elle,  
sous le poids de l' âge et des chagrins. "  
un inconnu arrive, demande à parler  
à Madame De Courmill, et lui  
remet une lettre. Elle était d' Edmont :  
il donnait de ses nouvelles : il se portait  
bien, il assurait de sa tendresse  
sa soeur et sa fille, et leur recommandait

p57

sur-tout de ne point s' affliger.  
" je suis heureux, disait-il, autant  
qu' on peut l' être ici bas : s' il n' est pas  
possible aux humains d' arriver à la  
perfection du bonheur, tâchez au  
moins d' embrasser, comme moi, son  
image. Il m' en a coûté ; il m' a fallu  
tous les efforts de ma raison pour  
me résoudre à m' éloigner de vous ;  
mais après avoir vaincu, je me suis  
applaudi de la force de mon ame,  
et je me suis trouvé plus disposé à  
recevoir les impressions de la félicité.  
Sachez faire des sacrifices ; regardez  
nos misères comme les inégalités  
d' une route qu' il faut suivre,  
et qui ne peut pas toujours être  
belle et aplaniée. Il n' y aurait rien  
à mon gré de si misérable qu' un être  
qui toujours aurait été heureux ; il ne  
saurait pas mourir. Le ciel fait tout  
pour le mieux ; il nous envoie des  
malheurs, comme des amis sévères  
qui nous tourmentent pour nous détacher  
du monde, qui nous suivent partout,  
nous surprennent au milieu  
même de nos fausses jouissances, et  
nous frappent pour nous désabuser.

p58

" consolez-vous donc, ô vous qui

m' êtes chères ! Prouvez-moi que vous m' aimez, par votre résignation et votre courage ; car si j' apprenais dans ma solitude, que ma soeur et ma fille, ames faibles et pusillanimes, n' eussent pas la force de soutenir l' événement le plus ordinaire, une séparation inévitable ordonnée par la nature, et à laquelle elle devait s' attendre, il n' y aurait plus de paix à espérer pour mes derniers jours. La douleur dévorante me poursuivrait jusqu' au bord du tombeau. "

cet écrit est une sève vivifiante qui rafraîchit les sens et l' ame de Lucile. Un rayon de joie perce les ombres dont son front est couvert, comme la première étincelle du jour entr' ouvre le voile épais des ténèbres. Son père existe ; il se dit content. Un coeur flétri par l' excès de l' infortune cesse d' être à plaindre quand l' espoir naît à côté du desir. Si le bonheur qui attend ne vient point, l' espérance se prolonge, et le charme de l' illusion qui dure autant que le sentiment qui le cause devient une espèce de jouissance.

p59

L' on fit plus de mille questions à l' inconnu, qui ne put donner aucun éclaircissement sur la demeure du chevalier. Cette lettre lui avait été remise au milieu d' un champ ; et il ne savait de quelle part elle venait. Cependant Lucile espéra de revoir son père, jugea que l' asyle qu' il avait choisi n' était pas éloigné, et se proposa bien de le chercher encore. Son coeur était devenu plus calme, son oeil plus serein, et sa santé commençait à fleurir son visage. Jusques-là elle n' avait été occupée que de la perte d' un père ; alors elle se ressouvint de son amant. " si Milcourt était ici, disait-elle, il m' aiderait à chercher l' auteur de mes jours. Il lui prouverait, par l' ardeur de son zèle, qu' il mérite toute ma tendresse. "

elle se retraçait encore les motifs qu' elle prêtait à la fuite d' Edmont ;

elle se rappelait la joie de ce bon  
vieillard, en lui annonçant les propositions  
du Comte D' Alibre ; sa tristesse  
profonde, ses efforts pour ne la point  
faire éclater, lorsqu' il avait vu la  
répugnance, les refus de sa fille, et

p60

entendu sa bouche timide prononcer  
le nom de Milcourt, et le nommer  
son amant. Deux sentimens impérieux  
se combattent dans son coeur ;  
elle frémit à l' idée de perdre celui  
qui reçut sa foi, et son ame se déchire  
quand elle pense qu' elle a résisté  
au voeu d' un père qui attendait  
d' elle un riant avenir, et qui déjà  
semblait renaître à une nouvelle vie,  
en voyant semée de fleurs la fin de sa  
carrière.

Quoiqu' elle fût plus tranquille sur  
le sort de Saint-Flour, cela ne l' empêcha  
point de faire faire de nouvelles  
perquisitions : elle voulait le trouver  
à quelque prix que ce fût. Elle regardait  
comme un devoir d' adoucir sa  
vieillesse, de l' assister jusqu' au dernier  
moment, et de lui fermer la paupière,  
si une loi irrévocable le condamnait  
bientôt à mourir.

Madame De Courmill, consolée par  
la dernière lettre de son frère, la  
pria de calmer ses soucis, d' attendre  
paisiblement qu' il vînt les surprendre  
délicieusement l' un et l' autre ; ce qui  
arriverait sûrement quelque jour.

p61

Tout cela ne put satisfaire un coeur  
aussi tendre et aussi aimant que celui  
de Mademoiselle De Saint-Flour. Ce  
coeur avait besoin de répandre et d' exprimer  
sans cesse un sentiment surabondant en elle.  
Il lui fallait un être  
auquel elle pût dire continuellement  
*je vous aime* ; et quel autre que son  
père, puisqu' elle était séparée de son

amant, méritait plus de recevoir ses douces effusions ?

Elle-même encore fut exposer ses inquiétudes dans les châteaux, dans les maisons d'alentour où son père était connu : elle le demandait dans tous les lieux où elle passait. Soins superflus ! Elle ne put recevoir aucun indice satisfaisant.

Elle revenait d'une maison de campagne fort éloignée de la terre de Madame De Courmill, avec un fermier du village de Saint-Flour, qui l'avait toujours accompagnée ; elle suivait des routes inconnues, et son cœur flottait entre le découragement et un reste d'espérance ; leur faible et incertaine, qui encore était prête à lui échapper.

p62

Elle s'arrête et se repose au coin d'un champ à demi labouré, qui présentait la fraîche empreinte des mains du cultivateur. Ses yeux parcourent tristement ce terrain que resserrent des bornes étroites. Un vieillard courbé, en cheveux blancs, marchait avec lenteur à l'appui d'une charrue que pourtant il conduisait. Des cheveux blanchis... un corps qui cède au poids des ans... Lucile est émue... c'est l'image de son père... elle le contemple, s'attendrit et pleure. Ses yeux s'humectent avec plaisir ; il y avait si long-tems qu'ils n'avaient versé de larmes ! Mais ils ne quittent point le vieillard qui s'approche d'elle, et suit péniblement le sillon qu'il trace. " que je vous envie, heureux agriculteurs ! Disait-elle ; vous n'allez pas chercher au loin un caractère aigri par l'injustice, et dénaturé par le spectacle d'une opulence qui outrage votre pauvreté. Vous ne connaissez point les différences que le faste met entre les hommes. L'intérêt, la discorde, de misérables convenances ne viennent point étouffer vos penchans :

p63

ils sont ceux de la nature, et ses lois  
ne sont sacrées que pour vous. C' est  
elle qui vous protège et vous unit ;  
c' est elle qui vous mène au dernier  
repos, et vous endort paisiblement  
dans le trépas. Le toit qui vous a vu  
naître et vivre sans desirs, vous voit  
mourir sans regrets. Oh ! Que ne suis-je  
née parmi les laboureurs ! Et Milcourt  
et mon père, que ne doivent-ils le  
jour à quelques bons villageois ! Mon  
père n' eût point été victime de l' ingratitude ;  
il aurait également servi  
sa patrie, et il eût été plus heureux.  
La main de la destinée n' eût point  
cherché à briser les noeuds de la  
sympathie. Aux premiers élans de nos  
coeurs, nous eussions reconnu, Milcourt  
et moi, le signal de la nature,  
et mon amant fût devenu mon époux. "  
en disant ces mots, Lucile observait  
toujours le vieillard qui donnait  
lieu à ses réflexions. Il s' avançait doucement :  
sa marche laborieuse annonçait  
le dernier terme de la caducité.  
Son corps était si ployé, si appesanti,  
que souvent son visage embrassait  
l' instrument champêtre dont il se servait

p64

pour déchirer le sein de la terre.  
Lucile, dont l' émotion devenait plus  
grande à mesure qu' elle le considérait,  
donnait un libre cours à ses  
larmes, qui coulaient avec plus d' abondance.  
Bientôt la main du vieillard  
quitte la queue de la charrue  
qui lui échappe. Ses genoux chancèlent,  
et ses mains, faible appui de  
son corps pesant, s' enfoncent dans la  
terre humide, et semblent indiquer  
son dernier asyle.  
Mademoiselle De Saint-Flour est  
déchirée à ce spectacle : elle court  
vers ce malheureux qui déjà avait eu  
la force de se relever sur ses genoux ;  
ses bras à demi-tendus, son front  
calme tourné vers les cieux, peignaient  
une résignation profonde, et  
la douce attente d' un trépas désiré.

Pourquoi ce vif accent qui part du  
fond de l' ame de Lucile ? Quelle  
image ! Ses bras sont devenus une  
forte chaîne qui presse le sein du  
vieillard. ô merveille du sentiment !  
Lucile n' a plus un souffle, elle n' a  
plus une sensation, et cependant toujours  
ses mains forment un cercle

p65

étroit, indissoluble, qui semble défier le destin qui  
la sépara d' un père ; car c' était lui, c' était le  
malheureux Saint-Flour, qu' une tendresse mal  
entendue, qu' une fausse philosophie  
avait éloigné de sa fille. Il s' était réfugié  
chez un ancien fermier de son  
père qui faisait valoir une terre plus  
considérable à vingt lieues de sa maison.  
Malgré les attentions de cet honnête  
laboureur dont il connaissait la  
bonté, malgré tout le respect avec  
lequel il avait accueilli son ancien  
maître, Edmont avait voulu vivre  
comme lui, et s' associer à ses travaux.  
" mon ami, lui avait-il dit,  
je veux gagner le pain que tu me donneras.  
Celui qu' on donne à l' oisiveté  
est un vol fait à l' honnête indigent qui  
cherche à remplir sa carrière avec  
fruit. Tant que nous avons une goutte  
de sang dans les veines, tant qu' il  
nous reste des forces, nous nous devons  
à nos semblables, et nous sommes  
comptables de nos travaux à la  
société. C' est le doigt de la vieillesse  
qui leur assigne un terme, et qui  
marque l' instant du repos, et encore

p66

faut-il qu' elle soit accompagnée des  
infirmités pour avoir le droit de l' assigner  
ce terme heureux. Tout vieux  
que je suis, mon ami, avait-il ajouté,  
je puis t' être utile, puisque aucune  
maladie ne m' afflige encore ; je puis  
prendre la bêche ou la charrue, après  
avoir porté l' épée des combats, et

trouver une noble poussière au milieu  
des champs, comme je l' ai trouvée  
dans l' horreur des batailles. "  
ce n' était qu' à ce prix que le vieillard  
avait accepté la retraite que le  
bon fermier lui donnait avec tant de  
plaisir ; mais bientôt il s' aperçut  
qu' il avait entrepris plus qu' il ne pouvait  
faire, que ses forces n' étaient  
qu' un reste de chaleur qui s' évaporait  
avec les restes de sa vie ; et il demandait  
au ciel d' enlever à la terre  
un inutile fardeau, dans le moment  
qu' il venait de s' offrir aux regards de  
sa fille.

Lucile revient de son premier saisissement ;  
son coeur redouble ses battemens  
que le trouble avait suspendus,  
et ses larmes coulent à longs ruisseaux  
sur le sein d' un père qui lui disait :

p67

" pourquoi viens-tu m' ôter mon courage,  
et m' empêcher de mourir avec  
joie ? Pourquoi viens-tu obscurcir ma  
dernière journée ? Va-t-en, ô toi qui  
m' es si chère ! Laisse-moi, laisse mon  
dernier voeu s' accomplir. -vous  
laisser, grand dieu ! Laisser mon père  
en cet état ! Non, non, vous ne m' échapperez  
plus ; mes bras vous retiennent ;  
ils vous enchaîneront jusqu' au  
dernier moment. Si la mort vous  
frappe, elle frappera deux victimes,  
et nous ne serons pas séparés. "  
tous les deux ils gagnent l' extrémité  
du champ, et se reposent au  
bout d' un sillon. Lucile commençait  
des mots qu' elle ne pouvait achever.  
Ses regards, son geste et son attitude  
exprimaient, à travers le bouleversement  
de tout son être, la joie, la pitié,  
le remords, l' affliction profonde et  
l' excessive tendresse. Edmont lui-même  
était hors de lui : pouvait-il résister  
au charme de revoir son enfant ?  
Pouvait-il se refuser au cri plaintif de  
l' amour filial, à ce murmure de l' ame  
si touchant et si douloureux qui redemandait  
un père ? Non, sans doute :

un coeur moins sensible n' eût pas résisté ;  
 Saint-Flour céda, répondit aux  
 caresses de sa fille : " oui, lui dit-il  
 en la tenant entourée de ses mains  
 défaillantes, oui, ma Lucile, je retournerai  
 vivre avec toi, si le ciel  
 m' accorde encore quelques jours : je  
 serais barbare si je t' abandonnais. "  
 cependant ils s' acheminent vers la  
 maison du bon fermier ; ils y passent  
 la nuit, et la joie d' être ensemble  
 écarte le souvenir de leurs maux ;  
 comme l' aspect d' un ciel qui s' épure,  
 fait oublier au nautonnier tremblant  
 l' horreur d' une tempête.

Le lendemain Edmont fut en état  
 de partir. La tristesse revint dans le  
 coeur de Lucile, qui fut la proie de  
 mille réflexions cruelles pendant toute  
 la route. Toujours persuadée que son  
 refus d' épouser le Comte D' Alibre  
 avait imprimé une grande douleur  
 dans l' ame de M De Saint-Flour, elle  
 résolut de renoncer à son amant, de  
 se vaincre, d' étouffer sa passion, et  
 de s' immoler, par un dévouement héroïque,  
 au bonheur de son père. ô  
 voix de la nature, que tu es puissante !

Tu opères des prodiges. Lucile  
 se représente Milcourt apprenant la  
 nouvelle de son mariage. Elle le voit  
 frémissant, anéanti d' abord, déchirer  
 ensuite, fouler aux pieds l' écrit  
 fatal qui l' instruit de son malheur ;  
 elle voit ses regards enflammés franchir  
 l' intervalle qui les sépare, chercher,  
 atteindre, fixer son infidèle  
 amante, et lancer sur elle l' éclair du  
 reproche : elle le voit abattu, prosterné,  
 abîmé de douleur, implorer et  
 adorer encore l' objet qui le trahit ;  
 elle l' entend réclamer la foi qu' elle  
 lui jura : elle-même est étourdie d' un  
 cri secret qui l' accuse et retentit sur  
 son coeur ; elle voit une nuée de soucis  
 dévorans qui la menacent, et noircissent

à ses yeux l' avenir ; eh bien,  
le seul aspect de son vénérable père,  
triste et soupirant, fait taire toutes  
ces voix, fuir toutes ces images. Son  
ame forte et sublime a tout surmonté,  
et déjà son coeur prononce l' irrévocable  
arrêt qui la dévoue à l' infortune.  
Passons sur les détails : on se met  
à la place de la bonne Madame De  
Courmill, qui voit revenir vers elle

p70

les chers objets de son amour. On  
voit leur joie à tous, leurs caresses,  
leurs soins touchans, leurs tendres  
reproches ; on voit Lucile éprouver  
des retours indomptables, y succomber,  
gémir, céder, résister et vaincre encore.  
Elle donne enfin un terme à son irrésolution :  
elle s' adresse à son père,  
et lui tient ce discours que sa bouche  
prononce, mais que son coeur dément :  
" cher auteur de mes jours, je sais  
combien vous m' aimez ; je sais que  
ma félicité peut seule faire la vôtre.  
Je veux donc profiter de la faveur  
éclatante que m' offre la fortune, et  
paraître enfin dans le jour qui convient  
au rejeton de votre vertueuse  
et respectable famille. J' ai descendu  
dans mon coeur ; j' y ai porté le calme  
de la pensée et la lumière de la raison.  
Je me suis rendue compte de mes  
premiers sentimens, et j' ai vu que  
l' inexpérience et la solitude les avait  
fait naître, qu' ils n' étaient que l' impression  
rapide d' un desir vague et  
momentané, enfant des premiers besoins  
de l' ame, et que le tems en emportait

p71

jusqu' aux moindres vestiges.  
Dans ce moment, ô mon père, j' éprouve  
cette tranquillité qui écarte  
les passions et indique la route qu' il  
importe de suivre. Je sens tous les  
avantages que produira mon alliance

avec le Comte D' Alibre ; dans lui je  
vois le sauveur de mon père, l' ami de  
ses vieux jours et le soulagement de ma  
famille. Toutes mes répugnances s' évanouissent ;  
je le chéris déjà comme un  
époux sensible, comme un bienfaiteur  
généreux. Comment ne l' aimerais-je  
pas ! C' est un astre de bonté qui chasse  
les nuages accumulés de l' infortune,  
et ramène la sérénité du bonheur.  
Allons, mon père, retournons à  
Saint-Flour, attendons-y le comte :  
voici le tems qu' il a marqué pour son  
retour ; il viendra chercher votre réponse ;  
il l' a promis ; apprêtons-nous  
à la lui faire favorable. "  
ce langage étonna, séduisit d' abord  
le bon Edmont : il paraissait si  
naturel ! Mais un soupir de Lucile la  
trahit : son père démêla ses vrais sentimens,  
et reconnut la force et l' enthousiasme  
de l' amour filial. " ô fille

p72

généreuse et digne d' avoir un père  
plus heureux ! Lui dit-il, tu dissimules  
en vain ; la nature a des mouvemens  
que la vertu la plus héroïque  
ne saurait dompter. Ton sein s' élève  
et dépose contre le courageux dessein  
qu' a formé ta bouche. Eh ! Pourquoi  
te contraindre ? Qui t' engage à tromper  
celui qui t' aime si tendrement ?  
Ai-je abusé du secret de ton coeur  
pour t' accabler d' un pouvoir parricide ?  
Penses-tu que je verrais d' un  
oeil sec ma fille renonçant au charme  
qu' elle s' était promis, venir, par une  
condescendance, noble il est vrai,  
mais cruelle, se donner, en gémissant,  
des fers odieux que son ame contristée  
rejeterait avec épouvante ? Penses-tu  
que je verrais tranquillement un  
amour mal éteint renaître, revendiquer  
ses droits, et le remords et le  
devoir se disputer, dévorer éternellement  
leur victime ? Non, non, je  
ne serai point le bourreau de ma fille.  
L' on ne me verra pas, pour embellir  
mon dernier jour, la livrer de sang-froid  
au plus affreux des supplices.

Cette apparence de contentement que

p73

tu veux faire éclater, ne m' en impose point. Mon incrédule tendresse se refuse à l' espoir de ce bonheur que tu envisages, et que tu nous prédis. Pour y croire, il me faut un témoignage plus infaillible, plus vrai, celui du coeur, qui ne saurait mentir ; et le tien est muet ; je n' ai point reconnu son langage. " -à quel signe, à quel trait le reconnaîtrez-vous donc, ô mon père ! Comment le faire entendre ? Comment vous montrer une ame pleine de vous, si vous ne croyez plus à ses épanchemens ? -j' y crois plus que jamais, ô ma fille ! Je vois l' excès de ton amour ; je l' admire, j' en suis pénétré : mais une vie empoisonnée de regrets doit-elle être le prix de tant de vertus ? -croyez-vous donc ce dévouement si pénible ? Comptez-vous pour rien la joie de servir ce qu' on a de plus cher au monde ? Ah ! Vous ne savez pas tout le plaisir qu' il y a de s' immoler pour un père. Ce n' est plus un sacrifice, c' est l' accomplissement délicieux du voeu le plus enflammé d' un être sensible. Il dura long-tems ce combat d' amour

p74

et de générosité. Lucile, constante et inébranlable, finit par obtenir le consentement d' Edmont, qui, dans le fond, desirait cet établissement. Il crut de bonne foi que sa fille avait oublié Milcourt, et il en conçut la joie la plus vive. Tout le monde prit part à l' événement heureux qui se préparait. Lucile montra un visage serein, et aucun soupir indiscret ne décela l' amertume secrète dont elle était dévorée. Mais qu' elle paya chèrement cette contrainte, quand la nuit fut venue la rendre à elle-même ! Son

lit reçut un torrent de larmes qui  
s' échappa dans le silence. ô Milcourt !  
Milcourt ! Disait-elle, faut-il donc renoncer  
à l' espoir d' être à toi ? ...  
que deviendras-tu ? ... que deviendrai-je  
moi-même ? ... quel sera  
mon asyle contre le désespoir ? ...  
je l' entrevois... ô mort ! Ce sera  
toi, sans doute... je finirai trop  
tôt peut-être, mais j' aurai fait ce  
que j' ai dû...  
le lendemain elle étouffa ses pleurs,  
et reprit son courage pour paraître devant  
son père. Ils embrassèrent Madame

p75

De Courmill, et retournèrent  
tous les deux à Saint-Flour, où le  
Comte D' Alibre ne manqua point de se  
rendre suivant sa promesse. Lucile, par  
un nouvel instinct qui ne présageait  
que trop ses grandes infortunes, ne put  
s' empêcher de frémir encore à son aspect,  
et un sourd gémissement vint  
s' étouffer sur ses lèvres pâlissantes.  
Cependant elle cache son trouble ;  
elle rappelle toutes ses forces autour  
de son coeur, et dans quelques jours  
le cruel sacrifice est consommé.  
Jusqu' à cet instant un courage  
inouï et surnaturel avait soutenu sa  
faiblesse ; mais dès que sa bouche  
eut prononcé le voeu fatal que son  
coeur abjurait, elle resta comme étonnée  
d' elle-même, au milieu du saisissement,  
de l' horreur et de l' effroi,  
tomba à demi-morte entre les bras  
de ceux qui l' entouraient, et ne parut  
revenir à elle, que pour jeter du  
fond d' une ame accablée, quelques  
souples échappés sans aucun cri, sans  
aucun murmure, à travers un nouvel  
assoupissement, qu' on eût dit une  
morne et tranquille agonie.

p76

Saint-Flour vit le bouleversement

de cette ame déchirée ; mais il était porté le coup terrible et sans remède que son coeur avait redouté : il le vit, et détesta son aveuglement ; il maudit sa faiblesse, il se maudit lui-même, et une amertume dévorante s' attacha à ses derniers jours, qui bientôt s' éteignirent dans les pleurs. Cruel enfant, tu m' as trompé ! ... dit-il en rendant les derniers soupirs ; mais la mort, seul espoir et dernier ami des vieillards malheureux, ne me trompera point... et il expira dans les bras de Lucile.

Je ne peindrai point la situation de cette femme infortunée : il me reste assez de tableaux funestes à offrir au lecteur.

Edmont est mort ; ce n' était que pour lui qu' elle s' étoit condamnée aux tourmens d' un long désespoir. Elle a perdu le fruit de son héroïsme : quelques douceurs se fussent mêlées à ses souffrances, si elle eût vu son père heureux ; mais il n' est plus ; il ne lui reste aucun motif de consolation, aucune jouissance à espérer.

p77

Lucile, devenue la Comtesse D' Alibre, est conduite à un château superbe, appartenant au comte ; elle y voit des jardins rians et des vergers fertiles où mûrissent des fruits délicieux ; un parc semé d' arbres majestueux et peuplé des merveilles de l' art ; la fuyante perspective d' un terrain immense, où brillent abondamment les trésors des moissons et tous les dons de la terre cultivée ; des belles et riches campagnes dont l' oeil ne peut embrasser le contour, et qui forment les domaines du comte ; elle voit plus de richesses enfin qu' il n' en faudrait pour satisfaire le coeur le plus ambitieux : mais que sont à ses yeux tous les biens du monde ? Elle a vu mourir son vieux père, et son amant est à jamais perdu pour elle. L' ambition n' a aucune prise sur son ame. Toute entière à sa douleur, elle

s' y attache, s' en nourrit, et rien n' est capable de l' en distraire, ni de lui enlever son sentiment.

Le comte, peu touché au fond de la mort du vertueux Saint-Flour, parut cependant partager l' affliction de

p78

Lucile (que nous nommerons encore ainsi quelquefois) ; mais voyant qu' elle n' y mettait point de terme, que chaque jour au contraire semblait y ajouter, il en murmura hautement.

-c' est trop gémir, madame, sur une froide poussière ; le ciel ne payera pas votre constance à l' inonder de vos pleurs, par son retour à la vie.

La comtesse ne l' écoute point. Elle ne voit que ses propres larmes ; elle n' entend que ses cris. Si quelquefois le sommeil vient assoupir ses sens et son profond chagrin, elle est bientôt réveillée par une voix qui la rappelle à la douleur. Elle ne cherche point à repousser l' image d' un père expiré et d' un amant au désespoir. Elle vole au-devant du trait qui vient la déchirer ; elle le presse, le foment, l' enfonce et le retourne dans son sein.

Elle ne veut que des tourmens, et elle les veut horribles. Invariable dans ses idées, ne sachant point feindre, dédaignant le blâme des hommes, sans cependant oublier sa gloire, elle ne cède qu' avec horreur aux transports et aux droits d' un époux qui n' accuse

p79

encore en elle qu' une douleur insensée.

Elle redemande Milcourt, se nomme son amante, et se repaît avec ivresse de ce feu qui la brûle avec plus d' activité que jamais. Elle n' a qu' un remords, celui d' avoir trahi ses premiers sermens ; elle n' a qu' une crainte, celle de cesser de vivre dans le coeur d' un amant qu' elle ne veut

plus voir, mais qu' elle veut toujours  
aimer.  
Le père de la comtesse, en mourant,  
avait voulu être transféré à Saint-Flour,  
et mis au tombeau de ses ancêtres. C' était  
là qu' elle se faisait conduire  
quelquefois. Une simple pierre  
couvrait la tombe du vieillard étendu  
sans faste à côté de ses aïeux. " ah !  
Le voici, disait-elle, en baignant de  
pleurs ce monument ; oui, le voici le  
seul asyle que j' aime : que de douceurs  
j' y trouve dans ma tristesse ! ...  
ô mon père ! Tu habites la riante demeure  
des infortunés. Le ciel t' y conduisit  
par un bienfait ; il te trouva  
trop malheureux ; il voulut récompenser  
ta vertu, et t' arracher au dernier  
attentat que préparait contre toi

p80

le destin ; il voulut t' épargner le spectacle  
de mon sort affreux. ô mon  
père ! Cher objet de mes regrets ! Tu  
me donnes encore des jouissances,  
même après ta mort. Je te dois le seul  
plaisir qui me reste, celui de verser  
de douces larmes. "  
dans les jours nébuleux, dans les  
soirées obscures, elle descendait dans  
les épais bocages, au sein desquels  
s' élevait pompeusement le château  
superbe qu' elle habitait. Elle aimait  
ces allées solitaires, ce jour sombre  
et lugubre, image de ses pensées et  
de son ame ; elle souriait aux ombres  
de la nuit ; seule, entourée de ténèbre,  
elle aimait à entendre le bruissement  
des feuillages, le murmure  
plaintif des nappes d' eau qui arrosaient  
doucement ces beaux lieux, et  
les battemens interrompus des ailes  
des oiseaux assoupis sur des branches  
légères, réveillés quelquefois par les  
zéphyr. Elle mêlait ses plaintes à ces  
sons confus, et la voix de son amant,  
qu' elle semblait voir et entendre, venait  
achever ce délire de la douleur  
où elle aimait à se plonger.

Le comte n' avait rien su de l' intrigue  
de Lucile avec Milcourt ; mais  
bientôt le soupçon vint stimuler cette  
ame atroce et trop long-tems contrainte.  
Il ne put se méprendre sur  
la nature des sentimens que Lucile  
éprouvait pour lui. Il avait vu les  
tressaillemens de l' horreur répondre plus  
d' une fois à ce qu' il appelait les transports  
de l' amour ; et ses premières  
inquiétudes ne tardèrent pas à se convertir  
en accès de fureur. La vie simple  
et irréprochable de la comtesse,  
vivant dans la plus grande solitude,  
ne lui permettait pas de suspecter sa  
conduite ; mais il pensa qu' elle regrettait  
un amant : vérité cruelle,  
dont il voulut s' assurer ! Il prit des  
renseignemens, et fit courir des émissaires  
secrets, qui, trop fidèles à servir  
ses dispositions furieuses, lui apportèrent  
des éclaircissemens affreux.  
Dès ce moment, plus de repos  
pour Lucile, plus de liberté même  
pour verser des larmes. La menace  
éclata ; les mauvais traitemens, le  
despotisme et la tyrannie se firent  
sentir tour-à-tour.

" ce n' est pas un père, madame,  
lui disait-il, que demandent vos  
pleurs assidus : mes soins dédaignés,  
mes caresses rejetées, l' oubli de mes  
bienfaits, m' apprennent assez la cause  
de vos douleurs. " -ah ! Gardez-les,  
ces bienfaits qui convenaient à une  
femme plus heureuse ; gardez-les, reprenait-elle,  
et laissez-moi mes larmes.  
Quelle qu' en soit la cause, je sais respecter  
un époux. Si elle vous donne le  
droit de me persécuter, si vous le  
croyez, vous servirez mes voeux en  
usant de tout votre pouvoir ; car je ne  
puis plus trouver de plaisir que dans  
le changement et l' accroissement de  
mes peines. "  
depuis long-tems le coeur de

Lucile était préparé à la constance ;  
elle semblait non-seulement attendre,  
mais même desirer (comme nous l' avons  
dit) tous les maux qui la menaçaient.  
Inflexible dans ses chagrins,  
elle ne fit qu' aigrir de plus en plus  
la fureur du comte, dont les emportemens  
devinrent fréquens. Quand aucune  
raison d' intérêt ne le forçait à  
se contraindre, il ne connaissait plus

p83

ces prévenances délicates, ni ces  
moyens doux qui captivent au moins  
par le noeud de la reconnaissance ;  
il ne connaissait pas même le remords  
de la sensibilité. Son front toujours  
dur et ténébreux ne savait s' éclaircir  
qu' à l' aspect de l' or amoncelé dans  
ses coffres. Incapable d' aimer enfin,  
il suivit tous les mouvemens de sa  
rage, qui bientôt ne connut point de  
bornes. Aucune plainte ne sortit de  
la bouche de Lucile, et loin de gémir  
de tant de rigueur, elle se plaisait  
intérieurement à la trouver légitime.  
Après quatre mois de tyrannie envers  
la plus à plaindre de toutes les  
femmes, cet époux féroce partit pour  
Marseille, où son insatiable cupidité  
lui fit entreprendre un voyage, et  
s' embarquer pour le Levant.  
Un coeur comme le sien devait-il  
sentir tout le prix d' une union délicieuse ?  
Non sans doute. Plein du seul  
regret de n' avoir point fait un établissement  
convenable à ses vues avaricieuses,  
plus sensible au charme d' entasser  
des richesses qu' à celui de goûter  
en paix, d' étendre les douceurs d' un

p84

hymen qu' il pouvait embellir à force  
de soins touchans, de complaisances  
et de tendresses, il ne songea point  
combien il était beau de chercher à  
devenir l' ami, le tendre ami d' une

jeune victime qui nous fut sacrifiée  
sans nous aimer, sans nous connaître,  
et dont le coeur, souvent prévenu,  
refuse d'abord de partager les effusions  
du nôtre. Il méprisa le devoir d'époux,  
quitta brusquement la comtesse, sans  
adieux, sans regrets, et ne lui laissa  
qu'une somme à peine suffisante pour  
la faire subsister.

Si dans le cours de ses fureurs il  
avait paru éprouver la fièvre ardente  
de la jalousie, ce n'est pas qu'il eût  
connu les alarmes de l'amour, qui  
n'avait été chez lui qu'une frénésie  
brutale et momentanée ; c'est parce que  
son ame, qui ne se gonflait de poison  
que pour le répandre, se complaisait  
dans le trouble, et jouissait à longs  
traits des tourmens qu'il faisait souffrir.  
La comtesse, restée seule, passait  
les journées entières à écrire à son  
amant ; et tous les soirs, un feu rapide  
dévora le tableau triste et fidèle où

p85

s'était peint longuement le désordre  
de son ame.  
Elle ne recevait des consolations  
que de l'amitié de Madame De Courmill,  
qui ne la quittait guère, qui se  
plaisait à s'affliger avec elle.  
Le feu de la guerre allumé dans  
presque toute l'Europe, tenait constamment  
Milcourt éloigné de sa patrie ;  
mais ses lettres venaient quelquefois  
témoigner qu'il vivait toujours pour  
une amante adorée. Comme elle lui  
avait imposé la loi de ne lui point écrire,  
et ne s'était jamais permis de le faire  
elle-même, il avait été aisé de lui  
cacher quelque tems la nouvelle du  
mariage de Lucile, et l'on avait cru  
qu'il était de la prudence d'abuser cet  
amant passionné, dans des circonstances  
où la mort s'offrant à lui tous  
les jours, faisait plus redouter les effets  
de son désespoir. L'on avait réussi jusqu'à  
cet instant, vu les soins du comte  
lui-même à tenir secrète une alliance  
dont murmurait son avarice, et qui  
déjà lui pesait infiniment. Mais l'air de

gêne et le ton équivoque qui régnait  
dans les dernières lettres que Milcourt

p86

recevait au sujet de Lucile, le remplirent  
d' inquiétudes et de pressentimens  
funestes ; il chercha à les dissiper  
en prenant des éclaircissemens plus  
certains, et fut lui-même au-devant  
du coup dont il devait être frappé.  
Les français faisaient la guerre au  
fond de l' Italie ; l' armée était campée,  
et l' on était à la veille d' une fameuse  
bataille, quand il apprit son malheur.  
à cette fatale nouvelle, il tombe  
sans couleur et sans voix ; la mort vient  
sur son front et dans tous ses sens ; ses  
amis effrayés l' entourent, lui parlent ;  
il leur répond par de faibles accens,  
par des paroles sourdes, entremêlées  
de sanglots, de soupirs et de larmes ;  
son ame voudrait s' anéantir, et toujours  
est étonnée de se retrouver. Il  
est tour-à-tour désespéré, calme et  
furieux ; il ne voit que son infidelle  
amante ; il la hait, il l' adore, la condamne  
et l' excuse. Dans des instans,  
il voudrait déchirer le sein de cette  
ingrate, se baigner tout entier dans  
son sang, et la minute d' après, on le

p87

verrait plaintif, gémissant, mourir  
d' amour à ses pieds.  
Il fait signe à ses amis de le laisser  
seul ; il veut s' enfermer dans sa tente  
avec sa douleur : on s' y oppose ; on  
craint qu' il n' attente à ses jours. " eh !  
Laissez-moi, disait-il impatient, ne  
m' outragez point par d' injustes soupçons.  
Ma vie est-elle à moi dans  
ce moment ? Puis-je en disposer ? ...  
ne craignez pas de me laisser jouir  
de mes larmes. Ce n' est pas ici, c' est  
dans un plus noble champ que je  
dois et que je veux mourir ; c' est demain  
qu' un fer ennemi punira ce coeur

d' avoir brûlé d' un coupable feu ; mais quoique la vie me soit devenue odieuse, je n' en vendrai pas moins chèrement les misérables restes ; et mon sang ne se mêlera qu' aux flots de sang que j' aurai versé. " après ce discours on ne l' observe plus ; on lui laisse le triste plaisir de pleurer seul et en liberté. Le lendemain un jour lugubre vient donner le signal de la destruction. Mille instrumens guerriers se font entendre : les deux armées sont en présence. On se presse, on se mêle, et bientôt

p88

la plaine disparaît sous un groupe effrayant de soldats et de piques étincelantes. Milcourt a suivi impatientement la marche trop lente de son armée, quand elle est sortie du camp ; les ressentimens, l' amour, la vengeance errent en tumulte dans son coeur ; mais quand il voit l' ennemi, quand des sons éclatans donnent le signal de la charge générale, il n' écoute plus rien ; il presse les flancs de son rapide coursier, sort de son rang, et s' élance au milieu des ennemis. Il brûle de s' enivrer de carnage ; son épée, semblable à l' éclair, brille, menace et détruit en même-tems. Il imprime la terreur par-tout où il passe, et les gémissemens de la mort montent autour de lui dans les airs. Trois fois il s' ouvre un passage à travers la plus épaisse colonne des ennemis, trois fois il revint par la route que lui a frayé sa valeur, ou plutôt son désespoir. Cependant, orgueilleux de son succès, il s' arrête, et laisse reposer son épée sanglante, pour rassasier ses yeux du spectacle de ses incroyables exploits.

p89

Ses généreux efforts n' ont produit

qu' un faible secours : il voit plier son  
armée, les siens dispersés, fugitifs,  
et lui seul au milieu de ses ennemis,  
qui respectent sa bravoure, et ne  
songent qu' à le saisir vivant.  
Il ne voulait pas survivre à son désespoir,  
encore moins à la défaite de  
son parti ; mais la honte, l' amour de  
la liberté, suspendent ce projet farouche.  
 Craignant de tomber entre  
les mains d' un peuple qu' il abhorre,  
et sur lequel en ce moment il voudrait  
exercer la plus horrible vengeance,  
il leur échappe ; mais par  
une retraite lente et généreuse, foulant  
aux pieds guerriers abattus,  
coursiers expirans, renversant, immolant  
avec un bonheur inoui, tous  
les téméraires qui osent s' opposer à  
sa fuite. Cependant on l' entoure, on  
s' acharne à le poursuivre ; il va succomber,  
céder à la multitude qui augmente  
sans cesse. Un moment de réflexion  
fait taire son courage : il pique  
vivement son cheval, qui s' agite et  
bondit furieux ; sa rapide course fend  
l' escadron qui l' environne ; une forêt

p90

épaisse le reçoit sous son ombre ; il  
s' enfonce dans ses détours, et bientôt  
se voit seul, et délivré de ses ennemis.  
Le sang et la sueur ruissèlent sur  
son visage et sur ses habits. Il met  
pied à terre, et va s' asseoir auprès  
d' un arbre pour se reposer. Il s' étend  
sur le gazon, et reste quelques instans  
sans sentiment et presque sans  
vie. Il revient à lui, mais pour sentir  
vivement le regret de n' avoir point  
trouvé la mort qu' il a tant cherchée. La  
fureur et les sanglots le suffoquent ;  
il est pareil au lion percé des traits de  
mille chasseurs, et qui fait des efforts  
vains pour retrouver sa force.  
Sa patrie s' offre sanglante à ses  
yeux, et cette image grossit son désespoir  
autour de son coeur. Ses regards  
ensuite se portent dans le passé ;  
il y voit l' aurore brillante de ses jours  
devenus malheureux, les commencemens,

les progrès, les charmes d' une  
passion qui avait fait et qui devait  
achever le bonheur de sa vie.  
" le voilà donc évanoui pour jamais,  
disait-il, le rêve trompeur qui

p91

me peignait la félicité... ingrate ! ...  
qui l' aurait cru, qu' un coeur aussi  
naïf, aussi tendre, eût été capable du  
mépris des sermens les plus saints ?  
Peut-on montrer tant d' innocence, et  
se faire ensuite un jeu de la perfidie ?  
Peut-on immoler de sang-froid le coeur  
qu' on avait séduit, qui nous chérissait  
avec tant de bonne-foi ? Lucile, le  
tien s' est endurci contre mes cris ; car  
tu les as prévus ; tu les entends, et  
ton ame tranquille ne craint point le  
remords ! ... barbare ! ... puisse le ciel  
t' envoyer le tourment d' être abandonnée  
par l' objet que tu me préfères !  
Puisse mon image effrayante s' attacher  
à tes pas, moissonner, dévorer  
tous tes plaisirs, s' il est possible qu' il  
en soit encore pour toi ! Puisse-t-elle  
te poursuivre par-tout, et t' arracher à  
l' étourdissement même de tes peines,  
à l' apparence momentanée de ce bonheur  
que tu croiras saisir quelquefois,  
qui ne peut jamais exister pour une  
amante parjure, et qui ne sera qu' un  
raffinement cruel du sort pour te mieux  
faire souffrir ! Puisses-tu... mais  
non... qu' ai-je dit ? ô vœu que je

p92

désavoue ! Lucile malheureuse ! ...  
non, non, tu es trop belle pour connaître  
l' infortune ; ton ame est fausse,  
mais ton visage est le siège des enchantemens ;  
il porte l' empreinte de  
la divinité, et ce serait un désordre  
dans la nature si tant de charmes faisaient  
place aux noirs soucis. Douleurs  
aiguës ! Chagrins poignans ! Accourez,  
n' accablez que moi seul ;

fuyez la douleur de ma Lucile...  
ma Lucile ! ... elle ne l' est plus ! ...  
mais elle fut à moi ; sa bouche me le  
jura ; son sein s' appuya sur mon sein  
pour confirmer cette union sacrée...  
mon coeur s' agite sous le poids qui  
l' oppresse ; il s' élève, et réclame un  
bien... ah ! Un bien qu' eussent envié  
les rois... si Lucile n' avait point  
changé, si la contrainte, si des circonstances  
fatales ! ... eh ! L' hymen est  
consommé. Ce trésor est le partage  
d' un autre ; il ne peut plus être le  
mien : le seul espoir de mourir, voilà  
tout ce qui me reste. "  
le jour qui suit cette fatale journée  
le surprend dans ces désolantes réflexions.  
Il remonte à cheval, sort de

p93

la forêt, et s' achemine vers une chaîne  
de montagnes qui avoisinent ces lieux.  
Un fleuve tombant avec bruit d' un  
rocher s' offre à lui ; il s' élance au milieu  
de son onde blanchissante, pour  
rafraîchir son corps souillé. Il laisse  
flotter les rênes sur le cou de son cheval,  
qui nage et suit le cours rapide  
du fleuve.  
Après avoir côtoyé plusieurs collines,  
il aperçoit un aride vallon couvert  
d' arbres sauvages, et où l' horizon  
borné de toutes parts ne présente aux  
yeux qu' une étroite perspective. Ce  
lieu plaît à sa douleur ; il s' arrête et le  
considère avec délices. Il monte sur  
le rivage, entre dans les terres, et  
continue de s' abandonner au cours de  
ses pensées sinistres. Il laisse paître  
son coursier fidèle, et le premier antre  
qui s' offre à lui devient sa retraite.  
" pourquoi le plus doux des sentimens  
fait-il naître tant d' amertume,  
disait-il ? Et l' objet qui nous fit chérir  
la vie, devrait-il nous la faire haïr ?  
ô amour ! Si tes plaisirs étaient durables,  
tu serais le seul dieu de l' univers ;  
il n' y aurait des autels que pour

p94

toi ; la terre serait ton séjour, et  
l' homme frémirait en voyant le trépas.  
Mais l' instant où tu mènes à l' ivresse  
est le signal que tu donnes au désespoir,  
et c' est alors qu' il vient nous  
saisir. Tu n' attires nos premiers hommages  
que pour t' amuser des regrets  
qui les doivent suivre. Nous souffrons,  
et tu jouis. Je te maudis, fléau du  
monde ! Je maudis celle dont tu te sers  
pour m' apprendre qu' il n' est rien de  
si misérable qu' un coeur qui se nourrit  
de tes chimères, et qui croit à tes  
bienfaits... si elle me voyait, la  
cruelle ! Si elle m' entendait, elle sourirait  
à mes emportemens ; sa tranquille  
pitié insulterait à mes larmes,  
et serait le reproche de ma douleur :  
mais je veux la vaincre cette douleur  
insensée ; triompher, oublier ; ... oui,  
t' oublier, perfide ! Oublier que tu fus  
l' objet charmant que le ciel forma dans  
son plus beau jour ; oublier que ton  
ame fut la source délicieuse d' où coulait  
le pur sentiment, d' où partaient  
les soupirs ingénus de l' innocence, et  
les élans de la tendresse ; oublier que

p95

mon coeur trop simple et trop ardent,  
brûla pour toi d' une flamme exclusive...  
que tes yeux justifiaient, mais  
qui n' eut point d' exemple. Que dis-je !  
Je veux venger la raison et le ciel que  
j' outrageai par mon fol amour. Je  
veux... vains projets ! ... ô Lucile !  
Il faut donc mourir pour t' oublier...  
t' oublier ! ... quand de nouveaux feux  
m' embrâsent plus que jamais... ah !  
Si la mort m' enlève ton souvenir, si  
elle m' ôte mon amour, je la redoute.  
J' aime mieux vivre, aimer et souffrir. "  
ainsi ce malheureux amant exhale  
ses tristes plaintes. à mesure qu' il s' agite,  
il cherche à s' agiter encore : il  
passe alternativement de l' effroi du silence  
aux éclats de la fureur ; et du  
trouble de la fureur, au sourd frémissement  
du désespoir. Son ame tourmentée  
de noires vapeurs lutte et se

débat sans cesse dans son sein palpitant.  
Il demeure plusieurs jours dans cet  
état, qui ressemble au supplice prolongé  
d' une mort lente et affreuse. Il  
dort dans le creux des rochers ; il se  
nourrit de végétaux sauvages. Quelquefois

p96

il voudrait qu' ils fussent empoisonnés,  
et avaler le trépas avec leurs  
sucs amers. Une ténébreuse rêverie,  
un abattement morne succèdent bientôt  
à tant d' agitations. Il ne fait plus entendre  
ni les imprécations ni les cris  
terribles de l' amour furieux. Abîmé  
dans le repos d' une douleur qui se concentre  
et s' approfondit dans son coeur,  
il ne peut ni pleurer ni gémir. Il s' enfonce  
dans le réduit isolé d' une grotte ;  
il la quitte, il y rentre sans dessein,  
sans objet. Toutes ses idées s' absorbent  
dans une seule idée, et cette idée qui  
lie toutes ses facultés, cette seule  
image qui se trace trop constamment  
et trop vivement à son esprit, le fatigue,  
s' efface à son tour, et laisse tout  
son être dans une stupeur accablante,  
qui n' est ni la vie ni la mort.  
Trois fois l' aurore a souri à ce triste  
désert, trois fois elle a vu Milcourt  
jeté dans le fond de son antre et abandonné  
à ce pénible état. Son oeil lui  
refuse des pleurs, et le sommeil ses  
pavots. Le quatrième jour un baume  
assoupissant coule à grands flots dans  
ses veines. Il dort long-tems, et son

p97

corps est rafraîchi. Son réveil, il est  
vrai, est celui de la douleur ; des traits  
aigus le percent de toutes parts ; mais  
il peut s' agiter sous le poids qui s' allège,  
et qui auparavant l' oppressait  
tout entier. L' amour revient avec ses  
poisons, la jalousie avec ses poignards ;  
mais il préfère ses souffrances à l' oubli  
de ses souffrances, une existence

active et douloureuse à une calme  
image du trépas, à une léthargie  
cruelle, qui endort ses maux qu' il  
aime, sans soulager ses sens.  
Cependant il se sent rappelé vers  
les lieux qu' habite son amante. Il veut  
la voir, lui parler, apprendre de sa  
propre bouche toutes les circonstances  
de son infidélité, lui pardonner,  
l' adorer toujours, si elle se justifie, et  
l' immoler, laver à ses yeux son affront  
dans le sang d' un rival, si son  
hymen précipité n' est que l' ouvrage  
de son inconstance, si l' aspect d' un  
amant la trouble et l' importune, si  
enfin un accueil froid devient l' aveu  
de son crime.  
Il quitte cette solitude, et marche  
à grandes journées vers la provence

p98

sa patrie ; lieux qui lui furent autrefois  
si chers ; mais il ne sait s' il doit  
les aimer encore ou les haïr. L' espérance,  
la crainte, les images tantôt  
funestes, tantôt séduisantes, occupent  
sa pensée, guident et précipitent ses  
pas. Il arrive dans les environs de  
Saint-Flour ; il demande, il s' informe,  
et ses questions se succèdent avec une  
rapidité qui ne laisse pas le tems de lui  
répondre. Cependant il apprend que la  
Comtesse D' Alibre demeure dans une  
des terres de son époux, et que cette  
maison de campagne n' est éloignée  
que d' une demi-journée de ces lieux.  
La lumière pâle du crépuscule avait  
fait place aux ténèbres ; Milcourt oublie  
les fatigues d' une longue route ;  
veut partir à l' heure même, se rendre  
à ce château, et voir au moins  
les murs qui renferment Lucile. Mais  
comme on ne pouvait y arriver que  
par des chemins de traverse, par des  
sentiers tortueux et inconnus, il fut  
obligé de prendre un guide, et de  
ralentir sa marche, ce qui ne fit qu' irriter  
son impatience.  
Depuis cinq heures la nuit confondait

la terre avec les cieux. Ils traversaient une longue et immense forêt.

Le guide commence à méconnaître sa route. Des hurlemens affreux se font entendre à quelques pas d' eux. Le villageois frémit, et s' arrête : " tu trembles ? Lui dit le courageux jeune homme ; laisse venir tous les monstres des bois, je saurai te défendre de leur férocité. "

ces paroles intrépides rassurent le guide interdit qui continue de marcher ; ils accélèrent leurs pas ; ils entrent dans un sentier rude et profond.

De nouveaux hurlemens se font entendre de plus près : une louve en furie sort d' un fossé, se jette sur le villageois qui précède Milcourt, le terrasse et l' étrangle, avant que le jeune guerrier ait pu le secourir. Un mouvement trop prompt a nui à son courage ; ses pieds engagés dans ses étriers ne se sont dégagés qu' avec peine, et n' est arrivé qu' assez tôt pour empêcher cette bête affamée de dévorer sa proie, déjà étouffée par le sang et par la frayeur. Indigné des obstacles qui l' ont empêché de sauver

ce malheureux, furieux de sa lenteur funeste, Milcourt tombe à coups redoublés sur ce terrible animal, qui, se sentant blessé, lâche sa prise, se débat, et hurle d' une manière épouvantable. Ses yeux, ses narines étincèlent et menacent ; sa gueule enflammée cherche à venger les blessures qu' il reçoit ; mais le jeune homme, souple et agile, voltige autour de lui, l' éloigne, évite ses atteintes, se rapproche, le frappe continuellement d' une main ferme et sûre, et lui porte enfin des coups mortels ; trois fois il plonge son épée dans le coeur du monstre, qui roule pesamment sur la terre ; trois fois il l' en retire fumante de sang.

Milcourt, insensible à sa victoire,  
revient à son malheureux guide, gissant  
dans le milieu du sentier : il le  
palpe, et tâche d'entrevoir dans l'obscurité,  
la profondeur de ses plaies.

Il approche la main de ses lèvres  
déjà glacées : elles ne respirent plus.  
Il la porte dans son sein ; il est  
immobile, et tout annonce qu'il est  
expiré.

p101

" infortuné ! Dit-il, c'est mon fol  
amour et ma coupable impatience  
qui t'ont coûté la vie. Tout ce qui  
m'approche doit se ressentir de la  
malédiction qui me poursuit. "  
il ne craint point les dangers ; il  
sait les braver et les vaincre, mais  
le sort affreux de ce villageois lui arrache  
des larmes ; il en verse un torrent,  
et son cœur n'est point soulagé.  
Cet événement terrible, une extrême  
lassitude qui engourdit enfin tous ses  
membres, l'horreur de la nuit, l'incertitude  
du chemin qu'il doit prendre,  
les approches d'un lieu qui lui  
sera peut-être plus funeste encore que  
cette forêt où il est seul, égaré, et  
où son oeil est fatigué de la continuelle  
épaisseur des ombres ; toutes ces  
idées, toutes ces circonstances cruelles  
noircissent son imagination, amènent  
les fantômes, et lui font croire  
qu'il est poursuivi par un malheur  
inévitable.

Cependant il voudrait découvrir  
quelqu'indice d'habitation ; mais l'amas  
des branches entrelacées ne laisse  
aucun passage à la lumière des astres.

p102

Sa voix appelle à grands cris des secours :  
les échos seuls lui répondent.

" ô patience ! ô mon courage ! Disait-il,  
ne m'abandonnez pas : " et  
ils le soutinrent jusqu'à la fin.

Il marche encore sur la foi du hasard.  
Il touchait à l'extrémité de la  
forêt, sans s'en douter. Il s'en aperçoit  
par un léger reflet de la lune  
qui commence à éclairer ses pas. Déjà  
il voit à découvert la voûte des cieux ;  
il distingue les objets, et se trouve à  
l'entrée d'une plaine dominée par quelques  
chaumières.

Il heurte à la porte d'une de ces  
cabanes, et s'annonce comme un  
voyageur égaré qui demande à être  
remis dans son chemin. On lui ouvre ;  
il raconte sa triste aventure, et témoigne  
ses vives inquiétudes au sujet  
du cadavre qu'il a laissé dans la forêt.  
Il ne voudrait pas qu'il fût mangé  
par les animaux carnaciers. Il propose  
une récompense à ceux qui voudraient  
le suivre, enlever le cadavre,  
et l'apporter dans une de ces chaumières,  
pour y être à couvert le reste  
de la nuit. Ces bons villageois, qui

p103

l'ont écouté en frémissant, ne savent  
se refuser aux devoirs de l'humanité.  
Ils vont réveiller leurs voisins, prennent  
des civières, font des torches de  
paille qui leur tiennent lieu de flambeaux ;  
et Milcourt, ce généreux et  
infatigable jeune homme, leur sert de  
guide jusqu'à l'endroit, qu'il ne retrouve  
qu'avec des peines infinies. Il  
examine encore les morsures de son  
compagnon de voyage ; il voudrait saisir  
en lui quelques signes de vie ; mais  
le froid a gagné tout ce corps insensible,  
et il n'est plus d'espérance.  
Les bonnes gens, frappés de ce  
spectacle affreux, effrayés de la grandeur  
énorme de cette louve, percée  
de coups auprès de sa victime, admirent  
la valeur et la force du jeune  
inconnu, qui est bien loin de s'enorgueillir  
d'un semblable triomphe. Ils  
se chargent du triste fardeau, et retournent  
à leur village. Milcourt, prêt  
à succomber, les suit péniblement en  
silence.  
Débarrassé d'un soin si affligeant,

il s'informe du Comte D'Alibre, et est étonné d'apprendre que toute cette

p104

forêt qu'il vient de traverser appartient à son rival ; que ces paysans sont ses vassaux, et que le château qu'il demande n'est qu'à une portée de fusil de leur village. Il apprend, avec une nouvelle surprise, que la comtesse demeure seule dans cette terre, et que son époux est absent depuis quelques mois. Son cœur ne peut suffire à la foule des sentimens qui le remplissent. Consumé d'ailleurs, épuisé de maux et de fatigues, il se laisse aller sur un lit d'herbages frais que lui ont préparé ses hôtes ; et le sommeil, pendant quelques heures, engourdit ses peines. Le bruit des travaux champêtres le rappelle à ses ennuis. " jour funeste, dit-il en ouvrant la paupière, tu vas sans doute éclairer de nouveaux malheurs. " il se lève, et ses premières inquiétudes se portent sur l'infortuné qu'il a conduit au trépas. Après avoir songé à lui faire rendre les derniers devoirs, et reconnu le zèle de ces paysans qui avaient exercé si généreusement envers lui les secours

p105

de l'hospitalité, il sort de la chaumière, l'esprit flottant dans une incertitude que rien ne peut fixer. Bientôt il découvre de vastes avenues plantées en alignemens réguliers, des enclos fertiles, où tout annonce l'opulence et l'industrie, et que le soleil échauffe de ses premiers feux. Déjà ses rayons naissans dorent la cime des peupliers ; déjà ils s'entassent sur les pavillons et les tours du château placé sur une colline éminente qui domine le sommet des bois. Son aspect soudain frappe les regards du jeune guerrier. Il s'arrête interdit,

et ses genoux tremblans ployent sous son corps, qu' un violent frisson vient saisir.

C' est là que réside la comtesse, et il n' ose en croire les tressaillemens de son coeur. Que va-t-il faire ? Lui écrira-t-il pour lui annoncer son retour ? Ira-t-il lui-même la surprendre, lui demander compte de la foi qu' elle lui jura, et faire éclater son inutile désespoir ? Le premier parti lui paraît celui qu' il doit suivre, et il s' y fixe. Malgré sa faiblesse, il s' achemine

p106

vers une maison qu' il aperçoit, et qui lui semble une des fermes du château. Là il trouve les moyens d' écrire, et faire tenir à la comtesse ce billet dicté par le délire de la passion. " un être gémissant, trop heureux autrefois, trop à plaindre aujourd' hui, oublié, méconnu de vous peut-être, qui pourtant eut des droits chéris de vous, qui devrait en avoir encore, mais qui ne veut plus faire valoir que ceux que donne l' extrême infortune sur les coeurs les moins sensibles ; ce malheureux qui vous aima... qui n' a pu se vaincre, qui rougit de sa faiblesse, et pourtant se plaît à vous la montrer... eh bien ! Il est près de vous, il en attend une légère faveur ; que dis-je ? Ce sera un bienfait éclatant dont il vous bénira, dont il bénira le destin qui dans ce moment lui sera trop favorable. Il voudrait vous voir, vous adresser une dernière fois les soupirs et les larmes de son coeur, tomber à vos pieds, vous demander pardon, s' il le faut, des maux que vous lui faites, et dont il ose se plaindre. Il voudrait baiser encore

p107

cette main qui lui fut promise, et qui lui est si odieusement ravie, y

imprimer tout le feu de son amoureux  
désespoir, y succomber, et y laisser  
le brûlant et dernier souffle de sa  
vie et de sa flamme... "

quelle révolution ne dut pas faire  
cet écrit dans l' ame de la comtesse !  
Son amour qu' elle n' avait point cherché  
à éteindre, mais qui n' était plus  
qu' une langueur touchante, qu' un  
abandon douloureux et tendre qui la  
menait doucement au trépas, reprend  
toute sa véhémence. La pitié, le remords  
qui se joignent aux vives agitations  
de la tendresse, viennent ajouter  
à la violence des nouveaux combats  
qu' elle éprouve. Revoir Milcourt,  
ô joie qui la transporte ! Mais qu' il  
faut étouffer. Espoir enchanteur qui  
la séduit un instant ! Mais que l' austère  
vertu lui arrache avant qu' elle en  
jouisse. Si elle en croyait ses premiers  
mouvements, elle volerait dans  
les bras de son véritable époux ; elle  
irait mourir dans des embrassemens  
dont elle se peint l' ivresse ; mais au  
milieu de ces desirs impétueux, elle

p108

ne peut étouffer la voix terrible du  
devoir. Elle songe qu' elle a à redouter  
l' oeil de l' envie toujours prête à lancer  
ses serpens ; elle songe qu' elle doit  
en se respectant elle-même, respecter  
la cendre d' un père ; que le témoignage  
d' une vie sans reproche doit la  
consoler des injustes rigueurs d' un  
époux inflexible ; enfin qu' elle doit le  
sacrifice de son repos à la loi qui l' enchaîne  
à son tyran.

Elle reste vaincue par ces réflexions  
foudroyantes, et tous ses transports  
sont réprimés. Elle fait à son amant  
cette réponse qu' elle lui envoie presque effacée  
par ses larmes.

" je voudrais qu' il me fût permis  
de tracer avec mon sang ces caractères,  
les seuls que vous aurez reçus, et les  
derniers que vous recevrez de moi.  
L' instant qui vous amène est celui que  
je redoutais ; non que je vous aie jamais  
trahie, hélas ! Je me suis trahie

moi-même ; mais parce qu' il m' est affreux  
de vous savoir dans ces lieux  
quand il m' est ordonné de vous fuir...  
je n' ai jamais changé, j' en atteste le  
ciel et mon coeur ; mais il est des obligations

p109

saintes, inattendues qui rompent  
les sermens, et brisent les noeuds  
les plus chéris ; la nature commande  
à l' amour, et je me suis immolée pour  
un père. Fatal et inutile sacrifice ! ...  
il ne m' est resté que le regret de l' avoir  
fait. ô mon cher Milcourt ! Le jour où  
je me vis accablée des fers que je m' étais  
donnés, et perdue à jamais pour  
mon amant, ce jour vit ma flamme  
pour toi arriver à un degré inexprimable.  
En n' espérant plus, je brûlai davantage.  
Quand je pouvais encore  
porter le nom de ton amante, j' habitais  
un monde riant, je jouissais dans l' avenir ;  
mais dès que j' eus perdu l' espoir  
d' être à toi, je ne connus plus  
rien à mon existence, ni au but de  
mon existence, et je desirai l' anéantissement.  
Je me trouvai jetée dans  
une région nouvelle, où le jour funèbre  
de la douleur fut le seul qui  
m' éclairât. Ton souvenir m' apprit que  
j' existais encore. Je pensai continuellement  
à toi, et je n' eus point d' autre  
plaisir... je n' en ai point d' autre  
encore... ô mon unique bien ! Dussé-je être  
criminelle aux yeux de

p110

toute la terre, mon coeur s' élancera  
vers toi dans le silence, tant qu' il  
battra dans mon sein ! Rien ne peut  
contraindre et resserrer la flamme  
dont il se plaît à être consumé. Mes  
actions appartiennent au préjugé, et  
ce qu' il y a de passif en moi se soumet  
à l' opinion : c' est tout ce qu' on  
peut exiger de l' humaine faiblesse ;  
mais mon ame active et indépendante

méconnaît le joug, et cède sans remords  
à ses penchans les plus doux.  
Toujours pleine de ton image, elle  
t'irait chercher au bout de l'univers.  
Ce pouvoir ne peut lui être interdit...  
ce sera donc là désormais mon unique  
bonheur ? ... oh ! Pourquoi es-tu  
venu quand je suis condamnée à ne  
plus te revoir ? Je supportais mes  
peines, et ton retour me les rend horribles.  
Ma douleur paisible m'allait  
ouvrir, sans bruit, la porte du tombeau,  
et peut-être je vais mourir désespérée ;  
car tu ne peux rester plus  
long-tems dans ces lieux. Il faut fuir,  
mon cher Milcourt, il le faut ; puisse  
la main du tems essuyer tes larmes,  
comme celle du trépas va sécher les

p111

miennes ! ... nous ne nous verrons  
plus, mon doux ami ! ... adieu...  
mon ame se perd dans les ténèbres...  
on dirait qu'elle se dissipe... mes  
doigts languissans refusent de continuer.  
Adieu pour jamais... n'abusez  
pas de cet écrit... "  
elle envoie cette lettre, et tremble  
d'être obéie. Un charme puissant l'attire  
vers son amant ; elle se meurt du  
tourment de ne le pas voir, et la privation  
qu'elle s'impose est si pénible,  
que l'effort de la sagesse l'emporte de  
bien peu de chose sur celui du desir.  
Milcourt reçoit cette réponse, et  
mille serpens le déchirent. Son ame  
s'embrâse, et, dans sa violence, tout  
son corps la contient à peine. Elle  
m'aime, dit-il, et elle m'ordonne de  
fuir : la barbare ! ... espère-t-elle  
irriter mon fol amour, cet amour que  
j'abhorre, et s'amuser de mon désespoir ? ...  
ô crime ! ô vengeance ! ...  
l'infidelle ! ... qui l'eût cru, que  
mon bonheur serait de la haïr ? Je  
mourrai, ajoute-t-il, mais ce sera du  
regret de l'adorer encore. "  
il voudrait rappeler sa raison, se

p112

vaincre lui-même, et avoir à s' applaudir  
de la plus belle et de la plus  
difficile de toutes les victoires ; mais  
ce triomphe est au-dessus de ses forces ;  
il rougit, il s' indigne de son peu  
de courage : efforts superflus ! Le trait  
destructeur de son repos pèse sur son  
coeur, le brûle, s' y attache plus fortement  
à mesure qu' il veut l' en arracher.  
Il écrit une seconde lettre, dans laquelle  
se peint l' amant emporté. On  
se permet de lui répondre encore ; on  
lui détaille les motifs de ce cruel engagement  
contre lequel il réclame  
avec tant de fureur ; on lui fait voir  
l' imprudence et l' injustice de ses transports,  
qui exposent celle qu' il aime  
à l' opprobre qui suivrait l' oubli de sa  
gloire, et l' on finit toujours par exiger  
son éloignement.  
Ce dernier écrit le rend à lui-même,  
et fait couler au fond de son coeur le  
doux poison de l' espérance. Il attend  
d' un autre instant ce qu' il ne peut  
obtenir de celui-ci. Il pourrait mépriser  
les défenses de la comtesse, et  
se présenter brusquement à ses yeux ;

p113

mais il veut combattre ses résistances,  
vaincre ses scrupules, et obtenir son  
aveu avant de s' enivrer du ravissement  
de la voir. D' ailleurs, il ne se  
déguise point les ménagemens infinis  
qu' exigent d' elle son rang, les bienséances  
et sa situation. Cependant il  
n' obéit point à l' ordre de s' éloigner,  
il reste dans les environs du château, et  
cette ferme où il est devient son asyle.  
La timide comtesse se défiait de son  
coeur, et craignait avec raison les  
suites d' une première entrevue ; elle  
eut la force de résister deux jours,  
pendant lesquels l' amoureux jeune  
homme sut contenir son impatience ;  
mais ce calme n' était autre chose que  
le sommeil de la fureur.  
Après avoir cherché vainement à  
séduire Lucile avec tous les sophismes  
et toutes les subtilités d' un esprit que

la passion égare, il perdit toute modération,  
et s'abandonna à l'impétuosité  
d'un caractère bouillant, aigri par trop  
d'obstacles. Il se répandit en menaces,  
et fit craindre les plus terribles excès.  
" je n'écoute plus rien : ou vous voir,

p114

ou mourir, voilà le cri de mon coeur. "  
ces redoutables mots, qui achèvent  
sa dernière lettre, vont retentir dans  
l'ame de la comtesse ; elle frémit ; et,  
dans l'égarement de ses vives alarmes,  
cet imprudent billet échappe à sa main  
tremblante. " il faut donc céder, homme  
incrédule et tyrannique ; il faut  
payer de l'honneur les preuves de mon  
amour et ton retour à la raison. Eh  
bien ! Sois satisfait. J'ose faire un pas  
dans le chemin de l'opprobre... vers  
le milieu de la nuit, trouve-toi dans  
cette allée touffue du parc qui aboutit  
aux murs du jardin, tu y verras celle  
dont tu veux faire ta victime. "  
Milcourt ne se connaît plus : l'accent  
d'une joie vive et subite part du  
fond de son ame, qui s'ouvre toute entière  
à l'enchantement. Cet accent se  
fait entendre à tous ces bons villageois  
parmi lesquels il habite. Il les bénit,  
les embrasse, et fait tant d'extravagances,  
qu'ils finissent par craindre  
que sa raison ne soit aliénée.  
Le crépuscule du soir commence à  
peine à rembrunir les campagnes ; déjà  
il erre autour de l'enceinte des murs

p115

qui renferment sa maîtresse. Il invoque  
l'arrivée des ombres, et demande  
à genoux la faveur des cieux, pour  
qu'ils le laissent jouir de toute la félicité  
qui lui est promise. Elle lui paraît  
trop grande ; il tremble qu'elle  
lui soit ravie. " astre des nuits, disait-il,  
que ta marche est lente ! Tu  
éternises chacun de mes instans. Ah !

Précipite ton cours ; ne m' envie pas  
l' heure délicieuse qui va m' égaler au  
plus heureux mortel ; vole et amène  
mon bonheur ! ô mort ! Respecte mon  
être ; tu serais bien cruelle, si tu me  
frappais dans ce moment. "  
déjà il se promène sous les ombrages  
indiqués ; il s' arrête au bruit  
du zéphyr qui balance un rameau,  
qui caresse une fleur ; au mouvement  
d' un brin d' herbe, qu' en marchant  
son pied incline vers la terre. La nuit  
est au milieu de sa course, et à chaque  
minute il croit reconnaître la tendre  
voix de Lucile. " elle m' appelle, "  
dit-il ; il écoute, et la scintillation  
des étoiles n' est pas aussi rapide que  
les battemens de son sein ; mais les

p116

vents qui soufflent dans les airs n' apportent  
à son oreille qu' un murmure  
confus. Il continue d' errer impatientement  
dans cette allée sombre. Une  
issue fermée, qui conduit aux jardins,  
s' offre à sa vue. -" c' est par-là  
qu' elle va venir, " ajoute-t-il ; et son  
oeil, attaché sur cette porte long-tems  
immobile, la voit enfin rouler sur ses  
gonds, trop lents à lui offrir l' objet  
qu' attendent ses regards et son ame  
avide.

C' était en effet l' infortunée comtesse  
qui s' avançait languissamment  
appuyée sur une suivante fidelle.  
Que vont devenir ces tendres  
amans ? ... leurs bras par un mouvement  
invincible, par un instinct  
charmant auquel ils ne peuvent résister,  
s' entrelacent et se serrent étroitement ;  
mais leurs coeurs élancés l' un  
vers l' autre, se sont joints avant que  
leurs corps se soient unis dans de  
chastes embrassemens. Ils ne desirent  
plus, ils jouissent trop pour soupçonner,  
pour desirer d' autres jouissances.

p117

Lucile bientôt laisse couler deux ruisseaux de pleurs qui baignent le visage de son amant : il s' enivre de ces pleurs délicieux ; il y mêle les siens. " ô moitié de mon ame ! Dit-il, on ne meurt pas de plaisir, car je serais mort dans tes bras. " ils ne peuvent rendre que de faibles accens, ou plutôt ils craignent de prononcer des paroles ; l' expression la plus vive serait de glace, et nuirait à leurs sensations.

Ils font quelques pas en silence, soutenus l' un par l' autre ; et tout le tems qu' ils restent ensemble se passe en serremens de mains et en soupirs. Cependant, au milieu de ce délire voluptueux, la réflexion poignante trouve accès dans le coeur de Lucile. " qu' ai-je fait, disait-elle ? Cruel amant ! Où m' as-tu conduite ? Hélas ! à l' oubli de mes devoirs les plus saints, à ma perte peut-être. -si les instans sont précieux, en dois-tu donner un seul aux alarmes ? Soyons avarés des minutes ; nous les devons toutes à la tendresse. Profitons du bienfait des

p118

cieux, à qui nous devons le bonheur d' être ensemble ; et si je te suis cher, ne songe qu' à m' enivrer du plaisir de l' entendre de ta bouche. " -" ah ! Si l' amour à l' épreuve de tous les combats de la raison pouvait expier l' égarement où je me livre, je cesserais d' être criminelle ; tu me verrais toute entière à mon sentiment, m' en remplir, m' en occuper sans cesse ; mais je tremble de ne plus lever un front innocent. La joie de t' avoir vu pourra seule adoucir le reproche de mon imprudence. Heureuse si c' est la dernière, et si le remords peut s' endormir dans mon ivresse ! "

les heures si longues pour ceux qui attendent, si courtes pour ceux qui jouissent, volent avec rapidité pour nos deux amans, forcés enfin de se séparer. Ils voudraient que le tems suspendît

son vol, et que la nuit laissât ses  
favorables ombres peser encore  
sur l' univers.

La comtesse avait résolu de ne voir  
Milcourt qu' une fois ; mais que sont les  
projets d' un coeur depuis long-tems

p119

vaincu ! Ils ressemblent aux feuilles de  
l' arbrisseau que détache et emporte le  
plus léger souffle aux branches du  
saule, combattues quelque tems par les  
ondes, et bientôt entraînées par elles.

Un premier rendez-vous en amène  
un second ; un second, un troisième ;  
et bientôt ces amans aveuglés finissent  
par se voir tous les jours. Leurs entrevues  
sont innocentes, il est vrai : ils ne  
font et n' imaginent rien de criminel ;  
mais osent-ils répondre d' eux-mêmes ?  
Le doux langage des ames ne peut-il  
pas réveiller la voix tumultueuse des  
sens ? On le sait trop ; la grande sensibilité  
mène à la faiblesse ; et nos deux  
amans trop tendres, trop épris l' un de  
l' autre, se voyent trop souvent, se  
livrent avec trop d' abandon à l' émotion  
de leurs coeurs, pour ne pas finir par  
devenir coupables.

Il est inutile de jeter un voile sur le  
tableau qui va suivre. L' intolérant farouche  
le blâmera sans doute ; mais  
l' homme sensible y donnera des larmes,  
et dira : " peut-être j' aurais fait  
comme eux. "

p120

c' était dans la saison où le feu qui  
féconde la nature échauffe aussi tous  
les coeurs. Le plus beau des jours avait  
amené la plus belle des nuits. Milcourt,  
conduit par Lucile, parcourait  
avec elle les magnifiques jardins du  
château. Ils s' égarent dans tous les  
détours de cette enceinte fleurie, et  
foulent d' un pied léger les pelouses et  
les tapis verts. Suivre le cours d' une

onde qui soupire doucement entre les  
roseaux qu' elle caresse ; se perdre dans  
des labyrinthes sinueux, dans des bosquets  
sombres ; reparaître sur les bords  
d' un bassin de crystal, qui répète les  
astres mobiles et l' azur d' un ciel serein ;  
s' arrêter aux pieds d' une cascade,  
et se baigner avec délices dans les  
vapeurs humides et rafraîchissantes que  
répand au loin la chûte écumeuse des  
eaux ; errer en silence autour des groupes  
voluptueux qui décorent ce séjour,  
les contempler à la lueur argentée de  
la lune, et pousser des soupirs ; revenir  
dans des parterres humectés de la  
rosée bienfaisante, qui exhalent à  
grands flots des nuages embaumés, et

p121

se reposer sur des lits de roses ; telles  
sont leurs premières jouissances en entrant  
dans cette paisible retraite.  
Les yeux de Lucile, tantôt se promènent  
sur la verdure émaillée, tantôt  
se fixent sur son amant, et quelquefois  
s' éclipsent sous deux longues paupières,  
comme pour se dérober au  
charme dangereux de le trop voir.  
" que ces lieux sont beaux, disait  
Milcourt ! Qu' il serait doux de les  
habiter toujours avec toi ! Parcourons-les  
encore, et continuons de les  
admirer. -pour la première fois ils  
m' enchantent, " reprend Lucile  
avec un soupir ; et ils se lèvent et dirigent  
leurs pas vers des bocages odoriférans ;  
mais leur marche est plus  
lente. Les appas de cette solitude,  
l' ombre qui s' épaissit, la pureté de  
l' air, la fraîcheur, le calme de la  
nature, les ont jetés tous deux dans  
un trouble confus. Ils n' apperçoivent  
plus l' enchantement du lieu ; ils ne  
sentent que l' ivresse d' être ensemble.  
Ils ont besoin de l' appui l' un de l' autre.  
Abandonnés à l' instinct qui les guide,

p122

ils sont attirés vers un berceau qui s' arrondit  
sous des touffes de myrthe et de  
jasmin, et où la terre est semée de  
mille autres fleurs diverses. Ils s' enfoncent  
dans l' ombre épaisse de ce réduit ;  
ils y respirent de nouveaux feux avec  
des torrens de parfums, et leurs pas y  
restent enchaînés par une force irrésistible.  
C' est dans ce moment que s' enfuit le  
desir timide, pour faire place au desir  
impétueux. Milcourt plein d' une flamme  
vive et inconnue, cherche à la  
communiquer. Il frémit, il espère, il  
exige, il ose. Son audace, faible encore,  
n' est combattue que par des mains tremblantes,  
qui attirent en même-tems  
qu' elles repoussent par de molles langueurs,  
par des regards étincelans de  
larmes amoureuses, et par de timides  
reproches qui s' exhalent avec une haleine  
enflammée.

ô vertu ! Ta victime t' échappe, ta  
voix reste sans force et sans pouvoir ;  
l' amour écarte ton fantôme importun.  
Les ris attendrissans, les pleurs du  
plaisir, les doux élans, les soupirs de

p123

l' ame, les extases divines viennent en  
foule, et prennent la place des soucis.  
Ils sont cachés à tous les regards, ces  
tendres amans ; mais des accens indiscrets  
se font entendre, et ces accens  
imitent les sons mourans d' une lyre  
harmonieuse qui exprime le délire  
d' un coeur ivre d' amour.  
Que vois-je ? La volupté plane mollement  
et se fixe avec complaisance  
sur ce berceau solitaire : elle souffle et  
répand au loin l' ambrosie ; le feuillage  
s' agite et murmure, les cieux s' embellissent  
encore... dieux ! Frémissons,  
et ne voyons pas leurs plaisirs, de peur  
qu' un imprudent transport ne nous  
fasse dire : *ils sont trop heureux ; ils  
ne peuvent être coupables.*  
la nuit étendoit encore son voile  
discret sur la nature. Nos deux amans  
ont regagné l' extrémité des jardins, et  
déjà se sont séparés.

Milcourt n' habite plus le séjour des hommes ; il se sent porté sur une nuée voluptueuse, et son ame agrandie vole dans un nouvel hémisphère. Il voit au-dessous de lui les puissances et les rois ; il marche l' égal d' un dieu.

p124

Cependant il s' éloigne à regret de l' enclos délicieux qu' il vient de quitter. Il s' arrête et se retourne sans cesse. Un charme aussi doux qu' invincible le ramène aux pieds des murs. L' amour qui l' observe et l' inspire, lui fait trouver un passage ; il est rentré dans les jardins. La volupté le guide à travers ces bosquets, témoins paisibles de ses plaisirs, et lui fait retrouver ce berceau charmant où le bonheur vient de luire à son ame encore étonnée de l' avoir goûté. Il soupire en y entrant. " asyle heureux de ma félicité ! Dit-il, que ne puis-je te changer en un temple divin ! J' y dresserais un autel à ma bien-aimée, et tous les jours j' y apporterais l' encens de ma tendresse et les hommages de ma reconnaissance. "

il dit, et se couche parmi les fleurs. Il imprime ses lèvres sur le gazon où s' est reposée Lucile. Il cherche si elle n' y a point laissé quelques parcelles de son être. " c' est là, disait-il, que tombaient à longs plis les ondes de ses cheveux : ici ont coulé ses pleurs ; ces violettes se sont courbées sous les battemens

p125

de son sein. " et dans ces endroits il redoublait de baisers. Il s' assoupit au milieu de ses idées touchantes, et le sommeil laisse tomber sur ses yeux ses tranquilles pavots. Lucile rentrée dans ses appartemens, n' y a trouvé qu' une vaste solitude. ô fatalité d' une passion qui n' a plus de bornes ! Elle s' inquiète, et c' est de ne plus voir son amant. Elle est tranquille

sur l' égarement où elle vient de se précipiter ;  
un charme heureux et funeste  
lie ses sens et son ame, jette un voile  
sur l' avenir, éloigne le remords et prolonge  
son ivresse.

Elle se laisse aller sur un lit de repos,  
et sent aussi couler dans ses veines un  
baume assoupissant qui la berce dans  
des rêves enchanteurs.

L' aurore étalait sa pourpre brillante ;  
la comtesse se réveille au milieu des illusions  
les plus douces. Si elle éprouve  
des alarmes, le tableau riant de ses  
plaisirs passés les dissipe bientôt, comme  
l' aspect du soleil chasse les nuages  
orageux.

Le même instinct qui a ramené Milcourt

p126

au berceau solitaire, ce même  
attrait y conduit aussi Lucile. Elle  
descend dans ces jardins morts autrefois  
pour elle, et qui ont pris une nouvelle  
vie à ses yeux. Elle y jouit de la  
fraîcheur du matin, du ramage des  
oiseaux, et respire à longs traits l' encens  
de la nature. Cependant elle s' aperçoit  
de l' absence de son amant. " ces  
parterres sont délicieux, cet asyle est  
un nouvel éden, disait-elle ; mais il  
y manque quelque chose : cher amant !  
Je jouis de la sérénité que ta présence  
a répandue sur ces lieux ; mais viens  
toujours les embellir, car sans toi le  
charme s' évanouiroit bien vite. " elle  
arrive au réduit où Milcourt repose  
négligemment couché sur l' émail des  
fleurs. Les feuillages qui se courbent  
et se balancent doucement sur sa tête,  
semblent protéger son sommeil. Un  
vent frais agite légèrement ses cheveux,  
et fait voler des feuilles de  
roses sur son visage. Elle frémit d' abord  
de la crainte qu' il ne soit aperçu  
dans ces lieux ; mais bientôt elle s' arrête  
immobile, enchantée : dans ce

p127

tendre abandon, que son amant lui paraît adorable ! " que vois-je ? Dit-elle, c' est l' amour qui sommeille. "

elle s' assied à ses côtés ; appuyée sur ses mains, dont la blancheur contraste agréablement avec le verd du gazon, elle contemple, elle admire, et ses sens trop émus la jettent dans de nouveaux transports. Elle s' approche de plus près, et jette sur lui des essences délicieuses ; elle l' échauffe de son souffle, qui le dispute aux parfums les plus doux. Elle voudrait plus sans doute, elle tremble de causer son réveil. Elle avance, elle n' ose, elle hésite, elle brûle. Cependant un mouvement l' emporte, et bientôt une bouche enflammée caresse et parcourt légèrement ce visage où se trace le sourire du bonheur.

Le feu de ses baisers pénètre Milcourt. Son oeil qui s' ouvre languissamment cherche la lumière, et la trouve dans les yeux de sa belle maîtresse. Il lui tend les bras, l' attire et l' entoure fortement. Céleste noeud, qui fait passer dans deux coeurs un seul et même

p128

être, tu les tiens encore enlacés et confondus !

" rien n' est beau que toi dans la nature, disait-il au sortir de son ivresse : rien ne pourra désormais t' arracher à moi : tu m' appartiens, j' en crois mon coeur, mes transports, ce berceau qui nous favorise, et ce ciel serein qui rit à nos plaisirs. -si j' en croyais aussi mon coeur, reprenait Lucile, j' irais, dédaignant le cri des loix, la clameur des hommes, réclamer contre un injuste aveu surpris à ma tendresse aveugle pour un père qui ne voulait pas mon malheur ; j' irais briser à la face de l' univers, un lien que j' abhorre, pour me donner toute à toi, aux yeux même du tyran qui justifie la haine qu' il m' inspire ; mais une voix plus forte que celle du sentiment crie et m' accuse : cette

voix m' épouvante ; hélas ! Porterai-je  
encore la chaîne que je me suis imposée ?  
Je ne le pourrai plus ; je le  
sens à l' horreur que j' éprouve ; je ne  
le dois plus. Le remords m' en fait un  
crime. ô mon ami ! éloignons des

p129

images cruelles ; que ton amante oublie  
par toi les maux qui lui viennent de  
toi : sauve-la du désespoir. "  
il lui répond par les baisers les  
plus doux, les caresses les plus tendres,  
par les vives assurances d' une  
passion capable de tout entreprendre,  
de braver les obstacles, les périls et  
la mort.  
Les feux du soleil commençaient à  
embraser l' horizon : ils sont encore ensemble.  
Ils oublient, et que les heures  
s' écoulent, et le danger d' être surpris ;  
et ce n' est qu' avec regret qu' ils  
se séparent.  
Milcourt enfin retourna dans le  
sein de sa famille, qui demeurait,  
comme nous l' avons dit, à quelques  
lieues dans ces cantons, et qu' il n' avoit  
pas vue depuis long-tems ; mais  
son amour le rappelait sans cesse  
auprès de sa maîtresse chérie. Il faisait  
de fréquens voyages au château  
du Comte D' Alibre, et les jours qui  
n' étaient point embellis par la présence  
de Milcourt, étaient pour la

p130

comtesse des jours de ténèbres et de  
tristesse.  
" ô mon ami ! Disait-elle, ne t' éloigne  
plus, si tu veux que je vive ;  
quand tu me quittes, l' espérance  
m' abandonne, et elle ne revient  
qu' avec toi. Loin de toi j' éprouve  
des déchiremens inexprimables...  
tes bras sont mon seul refuge contre  
le désespoir. "  
ô inconcevable vicissitude de l' esprit

humain ! Cette femme autrefois  
si forte, qui s' était immolée si héroïquement  
pour un père, qui chérissait  
sa gloire, qui, sans dompter son  
amour, s' était promis au moins de ne  
plus voir son amant, aujourd' hui faible  
et malheureuse victime d' une  
flamme criminelle, se livre avec emportement  
à l' impulsion qui l' entraîne  
vers l' abîme.

Bientôt ils perdirent de vue tout  
ménagement et toute bienséance ; ils  
se virent publiquement avec une assiduité  
dont s' applaudirent l' envie et  
la vigilance perfide. Il y avait long-tems  
qu' ils vivaient dans cette sécurité

p131

funeste. Toujours hors d' eux-mêmes,  
ils ne faisaient pas une seule  
réflexion sur les suites de leur intrigue.  
Ils jouissaient de leur félicité  
trompeuse sans la connaître, sans se  
douter des maux qu' elle leur préparait,  
et sans avoir un seul de ces  
momens tranquilles où l' ame se rendant  
compte à elle-même, et s' écoutant  
dans le silence des passions, s' éclaire  
enfin sur ses propres faiblesses,  
entr' ouvre le rideau de l' avenir, voit  
les événemens et les revers, apprend  
à les craindre, et cherche à les éviter.  
Ce sommeil de la raison fut court,  
chez la comtesse sur-tout, dont l' ame  
n' était point faite pour le crime. Cependant  
il fallut qu' une main céleste  
s' appesantît sur eux pour les désenchanter  
l' un et l' autre. Lucile s' apperçoit  
que dans quelques mois elle  
deviendra mère, et il y en a plus de  
dix que son époux est absent... le  
bandeau tombe ; l' effroi la fait tressaillir,  
et les idées de honte et d' infamie  
viennent, comme des éclairs  
rapides, dessiller ses yeux et frapper  
son ame.

p132

Milcourt arrive, et la trouve abîmée  
dans un déluge de pleurs. " oh !  
Viens, dit-elle en l' apercevant,  
viens détester notre aveuglement et  
nos criminels plaisirs. Des larmes de  
sang, ta vie ni la mienne n' effaceront  
pas l' opprobre dont tu me couvres.  
-quel nuage obscurcit ton  
front, ô moitié de ma vie ! Quel nouveau  
malheur, quel trouble t' agitent !  
-ne le vois-tu pas aux cris  
de mon coeur navré, aux tressaillemens  
de mon sein ? Les entends-tu  
ces tressaillemens et ces cris ? C' est  
la voix de la nature qui se fait jour  
à travers mes entrailles. Père infortuné !  
Car tu vas l' être ; c' est un objet  
de tendresse et d' horreur que le  
ciel a créé dans sa colère, et qui  
déjà nous reproche l' existence fatale  
que nous lui préparons. -qu' entends-je ! ...  
tu deviendrais mère ?  
-oui, je porte dans mon sein le  
fruit de nos égaremens. Criminels envers  
le ciel, envers les hommes, envers  
nous-mêmes, nous avons troublé  
l' ordre établi, et méprisé les conventions

p133

sacrées de la société, nous avons  
joint l' audace à la sécurité du crime ;  
nous pouvions nous aimer toujours,  
goûter, sans être unis, des jouissances  
que le ciel n' eût pas désavouées,  
et nous nous sommes assimilés aux  
plus vulgaires amans ; nous avons mis  
le desir effréné à la place des soupirs  
de l' ame ; nous avons substitué  
la passion à la délicatesse, et l' ivresse  
des sens à cette volupté spirituelle  
qui défie l' amour, et élève deux êtres  
ainsi rassemblés au-dessus des autres  
humains. Nous nous sommes endormis  
sur les bords d' un précipice en  
en contemplant le profondeur. ô songe  
cruel ! Sommeil de mort ! Avez-vous  
pu durer si long-tems ? Hélas ! Je me  
réveille aujourd' hui au milieu de l' opprobre  
et de l' horreur, ayant à pleurer  
à-la-fois sur mon innocence perdue,

sur le sort qui me rend la juste  
victime des loix, et sur les désastres  
qui nous attendent. -non, non,  
tu n'as point à craindre les malheurs  
que tu prévois ; ton amant saura t'en  
garantir. Toi, ma Lucile, toi, la victime

p134

des loix, quand tu as suivi les  
plus saintes de toutes ! Eh ! Que sont  
les autres auprès de celles de la nature ?  
Une tyrannie, un despotisme,  
qui cherche à tromper les vues de  
l'être-suprême, et à dégrader son plus  
bel ouvrage. Non, tu n'es point criminelle.  
Quel est le coupable aux  
yeux de la raison ? C'est le vil esclave  
des préjugés, c'est l'être passif qui  
se courbe sous la chaîne destructive  
de l'opinion, et se plaît à s'en entourer ;  
mais l'être sublime et fort  
qui sait s'affranchir de toutes ses entraves,  
qui ne suit qu'une loi, celle  
de son coeur épuré par la raison, qui  
ne connaît qu'un mépris, celui des  
erreurs et des terreurs humaines, qui  
ne connaît qu'un devoir, celui de fuir  
les esprits faibles, de braver les oppresseurs,  
et de renverser audacieusement  
tous les obstacles à la félicité  
que lui indique la nature ; voilà, ma  
bien-aimée, voilà l'homme vertueux.  
Que ce dernier tableau soit le nôtre.  
La vie est bornée à un instant qui  
s'écoule, et tu la passerais dans les fers

p135

d'un tyran ! Non, non, mon amour  
reprend son empire. Donne-moi le  
nom d'époux ; laisse-moi m'enivrer du  
bonheur d'être père. ô ressource inépuisable  
de l'amour ! Nous l'étendrons  
sur un nouvel être, ce sentiment délicieux  
qui remplit nos âmes ; nous  
prodiguerons notre tendresse et nos  
coeurs à cet objet touchant, comme  
nous nous les prodiguons, et nos noeuds

en seront plus resserrés. Hâte-toi,  
ma Lucile, hâte-toi de mettre au jour  
ce dépôt précieux, qui ne sera confié  
qu' à ton amant. Que dis-je ? Il ne sera  
confié qu' à toi. Tes bras seront son  
berceau, ton sein le nourrira, et nos  
soins et nos caresses le feront sourire  
à la vie. ô Lucile ! Tu vas avoir de  
grandes fonctions à remplir ; aucune  
considération ne peut désormais t' en  
dispenser ; dégage-toi d' un lien que  
tu dois rompre ; viens avec l' époux  
que depuis t' avait nommé le ciel :  
fuyons ensemble sur quelque plage inconnue,  
où nous vivrons tranquilles et  
fortunés, loin de la scène universelle,  
et indépendans des caprices d' une foule  
exigeante. "

p136

ainsi l' insensé jeune homme cherchait  
à séduire la comtesse par des  
argumens aussi spécieux qu' absurdes.  
Elle n' en fut point abusée : le prestige  
était fini, et l' image cruelle qui la  
poursuivait sans relâche, ne laissait  
plus son coeur accessible à l' illusion.  
" sophiste mal-adroit, lui disait-elle,  
tu frémis toi-même du crime  
que tu me proposes, et tes soupirs  
démentent ta prétendue fermeté. Ah !  
Suivons plutôt notre destinée l' un et  
l' autre ; elle est inévitable, et nous  
la subirions tôt ou tard. Crois-moi,  
l' habitude du crime mène à l' endurcissement,  
et c' est de-là que naît cette  
orgueilleuse philosophie que l' on  
prend pour de la vertu, que tu affectes,  
et qui n' est point encore en  
toi. Ah, mon ami ! Redoute cet état  
cruel de l' ame ; il est le dernier pas  
qui reste à faire à l' iniquité ; et quand  
elle est à son comble, le ciel, quelquefois  
lent, mais toujours attentif  
à punir le désordre et le mal, exerce  
enfin sa vengeance sur l' enthousiaste  
insensé qui a méconnu sa justice et  
froncé ses décrets. "

p137

il fallait cependant que la comtesse prît un parti. Accablée du jour terrible qui venait de l' éclairer, elle ne savait que résoudre. Elle avait envie de céder à tout son désespoir, et d' attendre paisiblement l' orage au fond de son château.

Son amant réussit à la détourner de ce projet, et il fut résolu qu' elle irait passer quelque tems chez sa parente. Lucile répandit ses pleurs et son secret dans ce sein compatissant, qui s' ouvrit pour les recevoir. Madame De Courmill, trop faible, trop bonne pour s' exhiler en reproches amers et superflus contre sa nièce, ne sut que la plaindre, que gémir avec elle, et ne songea qu' aux moyens de la tirer de ce gouffre de maux.

Ses soins généreux consolèrent un peu la comtesse, qui, dans quelques mois, accoucha très-heureusement d' un fils, qu' on fit nourrir secrètement dans une campagne voisine.

Que de caresses tendres lui firent nos deux amans avant de le confier à des mains étrangères ! Ils semblaient

p138

se disputer le triste plaisir de lui donner le dernier baiser. " être innocent et malheureux, disait Lucile, faut-il que l' opprobre enveloppe ton berceau ? Que les saints noms de père et de mère soient un crime pour ceux qui t' ont donné la vie ? ... grand dieu ! Protège son enfance, et sauve-lui l' horreur de se connaître un jour. " malgré ses douleurs, la comtesse reprenait de la force et de la santé. Elle dut son rétablissement aux soins infatigables de sa tante et de son amant, attentifs à éloigner le désespoir toujours prêt à la saisir, et à cette constitution heureuse qui semble présager une carrière longue et fortunée qui aide à goûter le bonheur, mais qui le plus souvent ne sert qu' à prolonger les souffrances de la vie.

Le souci rongeur resta au fond de son ame. Toujours elle avait son crime devant les yeux : elle le détestait ; elle éprouvait tous les déchirements du repentir. Elle eut la force de ne plus succomber ; mais elle n' eut pas

p139

celle de cesser de voir l' auteur de ses infortunes, qui s' obstinait à combattre son esprit et son coeur pour l' engager à fuir avec lui. " l' homme est un être bien misérable, disait-il, si la liberté n' est qu' un avantage chimérique, s' il doit au caprice et à l' opinion de ses semblables le sacrifice de ce droit naturel et sacré qui le distingue des autres animaux, s' il ne peut disposer de son coeur, suivre à son gré le penchant qui le mène vers son bien-être, et secouer une chaîne dont il est le maître de s' affranchir ; s' il ne peut enfin quitter un sentier laborieux et pénible dans lequel il s' est imprudemment engagé pour prendre un chemin plus doux. " tous ces discours n' ébranlaient que faiblement la comtesse, qui leur opposait une résistance continuelle. Un jour ces deux infortunés voulant voir le fruit de leurs malheureuses amours, se rendirent au village où il croissait dans l' ombre du secret. à la vue de cette innocente créature qui d' abord paraît leur sourire, et dont

p140

les cris ensuite semblent ceux de la nature gémissante qui réclame les secours et les soins maternels ; à cet aspect touchant, ils tombent dans les bras l' un de l' autre, oppressés de sanglots ; leur visage est penché sur le berceau de leur enfant ; ils l' inondent de leurs larmes, et le redoublement de ses cris semble annoncer à ce couple désespéré les plus affreux malheurs. Cependant Milcourt s' arrache précipitamment

à cette affliction trop  
vive. Un sentiment profond l' anime.  
" cruelle ! S' écrie-t-il avec feu, tu  
résisterais à ce spectacle ? Tu méconnaîtrais  
la voix impérieuse et sacrée  
qui t' ordonne de nourrir, d' élever,  
de protéger l' être faible qui sortit de  
ton flanc, et de reconnaître pour unique  
époux celui qui lui a donné le  
jour ? Sans doute il nous reprochera  
son existence, s' il voit le sein qui l' a  
porté, le repousser, le fermer à ses  
cris ; si sa mère se dépouillant de ce  
caractère auguste, et se livrant à des  
terreurs pusillanimes, l' immole à de

p141

vains remords, enfans du préjugé.  
Quoi, Lucile ! Tu abandonnerais ton  
enfant ? Et moi je le laisserais exposé à  
la rage de l' odieux tyran qui s' abreuve  
de tes larmes, et dont la vigilance  
meurtrière aurait bientôt découvert sa  
retraite ? Je laisserais celle dont je  
reçus les premiers sermens ; celle  
qu' une pente si douce a jetée dans  
mes bras ; celle qui m' a donné tous  
les droits d' un époux, et qui me fait  
connaître aujourd' hui le charme  
inexprimable d' être père ; je la laisserais,  
méprisant cet instinct céleste  
qui unit deux coeurs que la sympathie  
emporte l' un vers l' autre, et qui nous  
justifie ; je la laisserais retourner sous  
le joug de ce tigre farouche qui n' use  
du pouvoir que lui a donné la loi,  
que pour faire abhorrer le plus saint  
de tous les noeuds ? Et mon oeil paisible  
la verrait se soumettre en silence  
à tous les tourmens qu' il se croirait  
en droit de lui faire subir ? Non, non,  
ne l' attends pas : ce fer, ajoute-t-il  
en portant la main sur son épée, ce  
fer immolerait plutôt à l' instant trois

p142

infortunés, et nous déroberait, mon

fils et moi, au supplice de vivre, et  
toi à l'opprobre d' avoir étouffé les  
sentimens les plus doux de la nature ! ...  
ô Lucile ! Cède au mouvement qui te  
presse ; tes délais sont des crimes ;  
vois cette créature innocente qui te  
tend les bras, qui sollicite tes caresses  
et ta pitié. Elle se joint à moi pour  
toucher ton coeur insensible. Ah !  
Viens, n' hésite plus : viens sur la foi  
du ciel qui protège des amans tels que  
nous ; fuyons, et emportons ce gage  
précieux d' un amour qui nous enchaîne  
à jamais, et qui doit affermir  
nos ames. Fussions-nous loin de notre  
patrie, à l' autre bout de l' univers,  
nous trouverons des jours de paix et  
de félicité. "

Lucile troublée par ce terrible discours,  
plus encore par l' aspect de son  
enfant, promit tout à son coupable  
amant ; mais elle lui représenta qu' ils  
ne pouvaient fuir avant de s' être munis  
contre les premières atteintes d' une  
misère inévitable. Milcourt trouva  
cette raison légitime ; ils retournèrent

p143

chez Madame De Courmill, où demeurait  
toujours la comtesse, qui frémissait  
à la seule idée de retourner au  
château de son époux.

Le lendemain Milcourt partit dans  
le dessein de prendre des arrangemens  
avec sa famille, et de se procurer les  
moyens de s' éloigner à jamais de ces  
lieux, avec les seuls et chers objets  
qui l' attachent à la vie. " songe,  
dit-il à Lucile en la quittant, songe,  
ô moitié de moi-même ! Que nous  
avons de grands devoirs à remplir ;  
fortifie ton courage, et garde-toi de  
te laisser aller à de honteux retours  
de faiblesse. Dans quelques jours tu  
reverras à tes pieds ton époux fidèle,  
qui viendra te soustraire au souffle  
empesté de l' envie et à la rage des  
tyrans. -tu as vaincu, mon tendre  
ami ; je n' ai plus ni douleurs,  
ni remords, et jamais mon coeur ne  
fut si paisible. Ne crains point que je

change ; cet état a trop de charmes  
pour mon ame ; à ton retour tu me  
trouveras toute à toi, comme je la suis  
dans ce moment. "

p144

ô aveuglement sans exemple ! L' infortunée  
ne voit pas l' orage qui menace ;  
elle s' endort sous la nue qui  
renferme la foudre, et qui est prête à  
crever sur sa tête.

Il y avait quatre jours que Milcourt  
était parti. Lucile se promenait avec  
Madame De Courmill dans des vergers  
solitaires. Elle n' avait osé lui confier  
leur dernière résolution, et l' idée  
d' abandonner cette parente qui l' avait  
élevée, qui l' avait servie dans tous  
ses malheurs, cette idée attristante  
ébranlait fortement son projet de constance,  
et amenait des larmes au bord  
de sa paupière. Ses yeux s' élevaient  
tristement vers le ciel qui commençait  
à s' obscurcir. L' air qui pèse, lourd  
et immobile, les oiseaux incertains  
qui se sauvent de feuillage en feuillage,  
tout annonce les approches d' une  
tempête. Soudain des flèches enflammées  
serpentent à travers les nues  
rembrunies qui s' étendent en grossissant  
sur l' horizon. L' épouvante s' éveille  
dans le coeur de Lucile, persuadée  
que les élémens s' arment pour

p145

la punir. Sa frayeur s' accroît avec le  
bruit du tonnerre, qui déjà retentit  
dans la profondeur des cieux. Ses  
éclats redoublent ; elle ne se soutient  
plus ; elle tombe sur ses genoux, et  
son front baissé, son sein palpitant,  
ses mains tremblantes et serrées l' une  
dans l' autre, toute son attitude enfin  
semble attendre la vengeance formidable  
qu' elle croit prête à fondre  
sur elle. " ô dieu ! Disait-elle, ô  
dieu ! Suspends tes coups. Trop

criminelle pour chercher à les détourner,  
j' adore ta justice. Mais  
daigne voir mon repentir et mes  
larmes, et pardonne-moi avant de  
me frapper. "  
sa tante veut la relever, et dissiper  
son effroi. Un nouveau coup de  
la foudre fait mugir au loin la terre,  
et la précipite sans sentiment aux  
pieds de Madame De Courmill, qui  
s' évanouit presque elle-même, et qui  
à peine conserve assez de présence  
d' esprit pour appeler du secours et  
la faire emporter de ces lieux.  
Quoique la peur seule eût produit

p146

cet effet terrible sur cette ame bourrelée  
de remords, Lucile resta long-tems  
sans connaissance. Cependant  
elle revit la lumière, et, étonnée  
d' exister, elle demanda pourquoi son  
corps n' était pas réduit en cendre.  
Pendant qu' on la console, qu' on la  
guérit de ces vaines terreurs, entre  
un domestique qui annonce que le  
Comte D' Alibre est arrivé, et que son  
maître l' envoie pour chercher la comtesse.  
Ce coup était plus à craindre  
pour elle que tous les tonnerres ensemble.  
Heureuse si la foudre avait  
creusé un gouffre de bitume embrasé  
sous ses pas ! " il est arrivé " , dit-elle,  
et une sueur froide coule de tous  
ses pores. Tous les déchiremens revivent  
dans son sein. Déjà se sont  
évanouis avec son courage, ses projets  
et les promesses faites à son amant ;  
et dans l' abîme des pensées où se  
perd son ame, elle s' arrête au dernier  
conseil que lui dicte son désespoir.  
" je vais vous suivre " , dit-elle au  
domestique qui est venu la chercher ;  
et avant de partir elle écrit ces mots  
à Milcourt :

p147

" tout est changé ! Le comte est de retour ; il me demande : nous sommes perdus à jamais l' un pour l' autre. Ne crains pas que j' aille le tromper, lui donner encore les droits d' un époux. Trop criminelle pour les lui promettre, trop sincère pour lui cacher mon crime, trop juste pour lui en demander le pardon, je ne veux que tomber à ses genoux et les embrasser dans l' étouffement de mon repentir. Je veux solliciter, provoquer sa vengeance par l' aveu des outrages que je lui ai faits, et mériter ma grace devant l' être suprême, sans espérer ni vouloir l' obtenir aux yeux des hommes. Qu' ils m' accablent de tous les maux que peuvent inventer la vengeance et la haine ; pourvu qu' ils épargnent mon fils et son père infortuné, l' on me verra souffrir sans murmure. Objets trop à plaindre ! Que je veux et que je dois chérir jusqu' au tombeau, quelle épreuve ne subirais-je pas pour vous prouver mon amour ! Jetée depuis mon berceau parmi les écueils de la vie, je

p148

sais les braver tous. Mais déjà m' être couverte de honte, sans avoir fait éclater mes regrets, vouloir marcher encore jusqu' au dernier degré de l' avilissement, m' y plonger toute entière, boire l' opprobre jusqu' à la lie ; ah ! C' est là que mon courage échoue... adieu, mon cher Milcourt ! Il faut enfin mettre un terme à nos égaremens... il faut nous séparer... il le faut... prends soin de notre enfant. " après avoir écrit cette lettre qu' elle laisse entre les mains de Madame De Courmill, elle s' arrache, en sanglottant, des mains de cette chère parente, qui voudrait et n' ose la retenir, et elle se met toute entière sous le glaive qui la poursuit. En traversant les campagnes, ses yeux percent le nuage de pleurs dont ils sont couverts, et cherchent à démêler, dans le lointain, le toit de

chaume où son enfant repose en paix  
dans le sommeil de l' existence et de  
la douleur ; elle croit l' entrevoir à  
travers une touffe de peupliers plantés  
dans le creux d' un vallon, et son

p149

coeur se fend à cette vue. Se voir séparer  
pour jamais de l' amant qu' elle  
ne peut oublier, et peut-être de l' infortuné  
qui sortit de ses entrailles  
dans le jour le plus funeste, est pour  
elle un moment plus affreux que tous  
ceux qu' elle prévoit ; mais si elle cède  
au mouvement qui la rappelle vers  
ces objets chéris, elle voit d' un autre  
côté la vérité graver son crime sur le  
marbre de sa tombe, et la postérité  
fouler d' un pied indigné la place où  
l' on aura déposé sa cendre !  
Des larmes de sang tombent goutte  
à goutte de ses yeux, et au milieu de  
tant de réflexions, dont chacune se  
transforme en poignard, elle arrive  
à demi-morte au château. On la descend  
de voiture, on la soutient ; on  
la conduit ; et à la vue du comte elle  
devient semblable au criminel qui a  
vu l' appareil formidable de son supplice,  
et qu' on traîne mort à l' échafaud.  
" j' embrasse les pieds de mon  
juge " , lui dit-elle en tombant le  
front dans la poussière, et ses lèvres  
restent entr' ouvertes et glacées. " oui,

p150

madame, reprit-il, je serai votre  
juge, et je vous ferai bonne justice. "  
ces sons d' une fureur concentrée,  
le regard foudroyant, les joues livides  
et tremblantes de colère de cet époux  
farouche, achèvent de confondre la  
malheureuse comtesse.  
Privée pendant deux heures de l' usage  
des sens, elle ne revient à elle  
que pour se voir environnée de ténèbres.  
Ses yeux se fatiguent en vain

pour en percer l' épaisseur. Elle ne sait où elle est : tous ses membres sont engourdis par le froid. Ses mains s' étendent en frémissant, cherchent à rencontrer quelqu' appui ; elles ne palpent qu' une terre humide sur laquelle son corps est étendu. " c' est ici, dit-elle, la demeure des vipères et des autres reptiles ; sans doute on m' a jetée dans ce cachot pour être dévorée par eux... ô dieu ! Termine le supplice de ma vie ! " une nuit et la moitié d' un jour se sont écoulés, elle n' a point vu la lumière ; elle n' a reçu aucun secours. Ses larmes sont glacées au bord de sa

p151

paupière close. Ses mains pressent son front, où s' épaississent de plus en plus les ombres du malheur. Cette bouche, ce visage où se développaient autrefois tant d' appas, sont fortement imprimés dans un sable meurtrissant, et le sentiment profond de son infortune, ce sentiment même va s' éteindre avec le flambeau de sa vie, qui ne jette plus qu' une lueur mourante. Cependant son cachot s' ouvre ; un homme entre précipitamment, suspend une lampe au milieu du souterrain, s' approche de la comtesse, qui lève une tête languissante, remet un enfant dans ses bras, disparaît sans rien dire, et referme la porte à triple verrouil. On ne croirait jamais qu' un mortel ait pu se porter à l' excès de barbarie dont on va frémir, s' il n' avait pas existé des Fayel, des Néron, des Phalaris, des Alexandre Vi, etc. Le comte D' Alibre, pendant son absence, avait laissé auprès de son épouse un domestique fidèle, d' un caractère comme lui, méthodiquement féroce, et dont le soin avait été d' observer secrètement

p152

les démarches de la comtesse :  
ce malheureux n' avait que trop  
bien servi la cruauté de son maître ; il  
avait tout vu ; rien n' était échappé à  
sa clair-voyance perfide ; il avait même  
su jusqu' au nom du village où l' enfant  
était en nourrice, et n' avait pas manqué  
d' en instruire le comte, et d' enivrer  
sa rage du détail des moindres  
circonstances.

Parmi une foule de partis violens  
que lui avait suggérés sa fureur réfléchie,  
voici le genre de vengeance  
qu' avait adopté cet époux barbare.

Il avait fait jeter la comtesse dans  
un cachot ténébreux, creusé sous les  
fondemens de son château, résolu de  
la laisser mourir dans les angoisses de  
la faim ; et pour donner un raffinement  
plus cruel à sa barbarie, il avait envoyé  
des satellites prendre et enlever  
l' enfant de cette femme infortunée,  
pour le mettre entre les mains de sa  
mère, et la contraindre ou de manger  
le fruit de ses entrailles, et de périr  
ensuite dans les horreurs de l' épouvante,  
ou d' expirer avec lui dans les

p153

agonies de la rage. Et il avait fait  
suspendre une lampe au milieu du  
cachot pour qu' elle pût observer  
toutes les progressions de la douleur  
et du trépas sur le visage de cette  
créature souffrante.

Aux tressaillemens de son coeur,  
Lucile reconnaît son fils. Hélas ! Pouvait-elle  
le méconnaître ? Tout son  
corps s' élance et se ranime pour le  
couvrir de baisers, pour le cacher et  
le fomenter dans son sein. Elle ne sait  
qu' augurer de tout ce qu' elle aperçoit.  
Elle pense d' abord que son époux  
ne veut la punir que par la privation  
du jour et de la liberté, et que, pour  
adoucir son esclavage, il lui laisse la  
consolation de nourrir l' être faible  
qu' on abandonne à sa tendresse. Malheureuse !  
Dans ce moment elle redoute  
la mort, et bénit encore son  
assassin. Bientôt elle cesse de s' abuser ;

des besoins violens, la crise déchirante  
de la faim se font sentir. On  
ne lui a rien laissé pour les satisfaire.  
Les heures s' avancent et s' accumulent,  
personne ne vient la secourir. Elle

p154

frissonne dans tout son être, et serre  
de nouveau son enfant contre sa poitrine.  
Elle lui présente, elle porte à  
sa bouche les deux sources de la vie ;  
mais ces deux sources sont taries. En  
vain il les presse de ses lèvres, de ses  
doigts innocens, il n' y trouve plus  
cette liqueur nourricière, cette manne  
bienfaisante de la nature qui donne  
et féconde l' existence.  
à ce spectacle, les cheveux de Lucile  
se hérissent sur sa tête, et les  
élanemens de son sein gonflé de sanglots,  
repoussent l' infortunée créature  
qui lui demande la vie.  
" ô tigre ! ô léopard ! S' écrit-elle,  
c' est donc ainsi que tu te venges ! Tu  
as cru que j' outragerais la nature, et  
que le ciel immobile verrait ton attentat...  
non, non, il est juste ; il  
aura pitié de moi... "  
de l' oeil sombre du désespoir, elle  
envisage son fils qui pousse des sons  
plaintifs, et dont les mains et la bouche  
s' attachent incessamment à ce sein  
desséché. " malheureux ! Lui disait-elle,  
tu dormais paisible au sein du

p155

néant, dois-je me plaindre qu' on me  
punisse ainsi de t' en avoir tiré, puisque,  
dès l' entrée de ta carrière, tu  
succombes sous le fléau terrible que  
l' homme redoute le plus ? ... en vain  
tes cris déchirent mes entrailles ; en  
vain tu me demandes à vivre : ta mère  
ne peut te nourrir ; elle n' est déjà plus  
qu' un cadavre insensible sur lequel tu  
vas t' éteindre comme elle ; heureux  
d' avoir entrevu le jour affreux de l' existence,

et de retomber ensuite dans la  
nuit du tombeau ! "  
elle se roule douloureusement sur  
le sable, tenant toujours fortement  
embrassé le fruit de son amour ; mais  
ce ne sont plus les enlacements de la  
tendresse, ce sont les étreintes de la  
rage et du désespoir. Elle prie la terre  
de s' enfoncer, d' ouvrir un abîme, et  
de les engloutir ensemble. Un moment  
de calme renaît : elle ose espérer encore :  
elle écoute ; mais elle n' entend  
que les accents affaiblis et mal articulés  
de son enfant. Une voûte hérissée de  
cailloux, où s' aperçoit la trace humide  
des reptiles, le flambeau de l' horreur,

p156

dont la pâle lumière éclaire un  
sépulcre, les tourmens de la victime  
innocente que le trépas moissonne lentement,  
un silence effrayant, l' abandon  
de toute la nature, voilà ce que  
lui offre cette triste et fatale enceinte.  
Deux fois le soleil a éclairé le  
monde, et aucun être humain n' a paru  
dans ce réduit ténébreux. L' oeil hagard,  
défaite, semblable à un spectre,  
cette mère infortunée ne cesse point  
de contempler les progrès de la défaillance  
qui se manifeste de plus en plus  
sur le visage décoloré de son fils. Elle  
voit ses joues enfantines où déjà l' effrayante  
pâleur a remplacé les lis ;  
elle les voit qui se creusent et se resserrent.  
Cependant la bouche de l' enfant  
se ferme et s' entr' ouvre sans effort,  
et cette légère convulsion de la  
douleur ressemble au sourire tranquille  
de l' innocence qui va s' endormir  
dans un doux repos.  
Lucile n' existe plus que par des  
élans de désespoir qui éclatent par  
intervalle comme les feux renaissans  
d' un bûcher qui se consume. Dans un

p157

de ces accès, sa main forcenée arrache  
avec effort une pierre aiguë enterrée  
dans le sable : elle s' en sert pour se  
couper la veine ; elle porte son bras  
déchiré aux lèvres de son fils, et veut  
le repaître de son sang qui circule à  
peine, et qui refuse de couler ; mais  
il détourne la tête avec une espèce de  
frémissement, et vient rendre le dernier  
soupir sur le coeur de sa mère...  
ce dernier coup a brisé ce coeur  
maternel, comme l' aquilon fougueux  
brise le rameau d' un chêne après  
qu' il a long-tems résisté... c' est ici  
que ma plume se détrempe dans mes  
larmes, et m' échappe malgré moi...  
cependant la porte du cachot retentit  
de coups redoublés, et s' enfonce  
sous l' effort d' un bras vigoureux.  
Ce domestique, qui avait toujours  
secondé la fureur de son maître, n' avait  
pu voir sans épouvante le traitement  
horrible exercé envers la comtesse.  
Le coeur le plus endurci a des

p158

mouvements de sensibilité, et connaît  
quelquefois le remords. S' il avait eu  
les clefs du cachot, il aurait lui-même  
délivré Lucile ; mais son farouche  
époux en était l' unique dépositaire :  
et ce domestique ayant cherché vainement  
à fléchir son maître, ne pouvant  
résister à la pitié qui le subjuguait  
dans ce moment, avait été trouver la  
tante de la comtesse, et il l' instruisait  
de tout ce qui se passait lorsqu' arriva  
Milcourt.

Enrichi par la mort d' un oncle, le  
crédule et infortuné jeune homme,  
après avoir tout préparé pour le succès  
de leur fuite, venait triomphant et  
porté sur les ailes de l' amour, pour  
exécuter leur entreprise secrète.  
Les gémissemens qui retentissent  
dans la maison de Madame De Courmill,  
lui annoncent quelque grand malheur ;  
et la fatale nouvelle qu' il ne tarde  
point d' apprendre, allume dans son  
sein tout le feu de la rage. Ce n' est  
plus du sang, c' est le noir poison des

furies qui bouillonne dans ses veines.  
La vengeance toute entière s' est identifiée

p159

avec lui. Il s' élance sur son cheval,  
et franchit, d' un galop rapide,  
les monts, les ruisseaux, les vallées ;  
il envie la vitesse des vents, le vol de  
la flèche qui perce les airs. Le coursier  
qui le porte ne peut résister à  
cette course forcée ; baigné de sueur  
et d' écume, haletant, épuisé, insensible  
à l' éperon et à la voix de son  
maître, il succombe, et reste étendu  
au milieu du chemin.

Milcourt s' élance à pied à travers  
les campagnes, et son aspect terrible,  
présage de destruction, fait fuir tous  
ceux qu' il rencontre. Il arrive au château ;  
il demande son odieux rival.

" où est-il ce meurtrier qui s' abreuve  
de sang ? Où est-il ? ... "

on veut s' opposer à son passage ; sa  
redoutable épée foudroie tous ceux  
qui l' approchent. Il menace ; il cherche  
le comte ; il l' aperçoit se promenant  
au milieu de ses jardins.

" grand dieu ! Je te bénis, " s' écrie-t-il.  
Déjà ses yeux ont immolé le  
tyran, comme l' oeil affamé du tigre  
dévore d' avance la proie qu' il poursuit.

p160

Le comte, qui commençait à  
frémir de son crime, et à ressentir la  
pointe aiguë du remords, se trouble,  
et veut fuir à l' aspect de Milcourt ;  
mais celui-ci l' atteint, le frappe aux  
yeux, au visage ; le saisit par les cheveux,  
le terrasse, et lui enfonce mille  
fois son épée dans le flanc. Les domestiques  
du comte sont témoins de  
ce spectacle, et n' osent défendre leur  
maître. L' action intrépide du jeune  
homme les a tous glacés d' effroi.  
Après avoir assouvi sa vengeance,  
il leur commande de lui indiquer le

cachot, où ils le conduisent en tremblant ;  
et c' était lui qui en brisait les  
portes à l' instant que son fils venait  
d' expirer.

Cette ame, que l' amour et la fureur  
avaient affermie, dont le courage bravait  
les dangers et défiait la mort,  
s' abattit tout-à-coup, quand à la  
clarté de la lampe funéraire qui éclairait  
ce tombeau, il aperçut Lucile  
inanimée sur le corps de son enfant.  
Il se jette sur ce couple insensible,  
en poussant un cri sourd et lamentable,

p161

qui se répète tristement dans ces  
voûtes souterraines. Cent fois il les  
embrasse ; cent fois sa bouche collée  
sur leurs lèvres glacées cherche à les  
ranimer : père infortuné ! Son fils  
n' existe plus : il le voit ; mais Lucile  
respire encore. Les caresses de son  
amant versent dans ses veines une  
chaleur restaurante. Elle revient du  
sommeil du désespoir ; elle ouvre ses  
yeux rouges du sang qu' ils ont versé ;  
mais ils n' apperçoivent encore les objets  
qu' à travers des ombres confuses.  
Son ame est plongée dans cet accablement  
qui suit les transports d' une  
fièvre meurtrière. " chère épouse,  
ame de ma vie, lui disait Milcourt !  
Regarde, reconnais ton bien-aimé :  
tu es à lui ; ton barbare époux n' est plus. "  
en disant ces mots, il lui fait administrer  
tous les secours dont elle  
a besoin. Lui-même, il fait couler  
dans ses lèvres une eau douce et balsamique,  
qui s' insinue dans ses entrailles  
et les rafraîchit. Cette liqueur  
bienfaisante filtre, circule dans toutes

p162

les parties de ce corps aride, ouvre  
les canaux rétrécis par la faim, et redonne  
du jeu aux ressorts de la vie.  
Son oeil éclairci reconnaît son amant ;

mais elle ne peut lui parler. Elle lui tend une main qu' elle soulève à peine, et son visage caractérise l' amertume d' une ame épuisée.

On n' ose la tirer subitement de ce cachot ; on craint que la force de l' air ne lui enlève le faible souffle qui lui reste.

Son amant la soutient en poussant de pitoyables sanglots, et considère avec effroi le ravage de tant d' appas. Il ramène la vue sur ce gage de leurs amours, desséché comme une rose brûlée des feux du jour, et dont le calice entr' ouvert a vainement attendu les pleurs de l' aurore, ce gage précieux qui a causé de si douces émotions à son coeur paternel, et qui a senti presqu' en même tems l' existence et la mort. Dans ce moment, il voudrait que le Comte D' Alibre revînt mille fois à la vie, pour se baigner encore mille fois dans son sang.

p163

Il arrose de larmes son amante infortunée ; il lui adresse les discours les plus tendres ; il la prie de vivre.

" il n' est plus tems, mon ami, dit-elle d' une voix presqu' éteinte, on ne survit point à tant de souffrances...

oh ! épargne-toi un spectacle d' horreur ; va-t-en, et laisse-moi achever de mourir. -non, tu ne mourras point ; tu vivras pour remplir les invariables desseins de la nature sur nous, pour donner au monde l' exemple consolant de deux amans vainqueurs des plus terribles revers, et rassemblés enfin par les noeuds les plus doux. Tu vivras, ô ma douce amie ! Tu vivras, ou le même tombeau va nous réunir. "

cependant Lucile fut tirée de ces lieux avec toutes les précautions qu' exigeaient son état et sa grande faiblesse, et dans deux jours on la reconduisit chez Madame De Courmill, où la suivit son amant.

La mort du Comte D' Alibre faisait déjà le plus grand bruit : il avait du

crédit à la cour ; il était d' une naissance

p164

illustre, et Milcourt avait tout à craindre ; mais tout entier au soin de ramener à la vie sa belle maîtresse, il s' inquiétait peu des suites de cet événement. Sa famille seule, alarmée sur son sort, le tourmente pour l' arracher de ces lieux : il n' écoute rien, et méprise les dangers qui n' attendent que lui seul. On lui représente qu' en exposant sa liberté et sa vie, il expose davantage les jours déjà menacés de la comtesse ; que son obstination avancera leur terme, et les menera l' un et l' autre à la mort. Il se rend enfin, et consent à se tenir caché quelques jours, pendant lesquels un de ses parens vint en grande diligence se jeter aux pieds du monarque, qui, révolté de l' assassinat sans exemple commis par le comte envers son épouse, et après avoir entendu les détails attendrissans de cette malheureuse affaire, ne put refuser la grace du jeune homme, dont il justifiait intérieurement la violence. Milcourt restait impatientement dans sa retraite. Tous les jours il envoyait

p165

savoir des nouvelles de son amante, qui avait cessé de vivre, et qui allait cesser d' exister ; mais on avait soin de lui cacher son état dangereux, et d' entretenir son funeste espoir. Trop d' épreuves avaient accablé Lucile. Lasse de lutter contre sa destinée et contre les attaques du trépas, elle était dégoûtée de tout, fatiguée de tout ; et son coeur, mort à toutes les sensations, au plaisir même d' avoir revu son amant, partageait l' engourdissement de ses organes. Elle ne languit que deux jours dans cet affreux néant ; sa sensibilité parut se ranimer dans ses

dernières heures. De sa main brûlante  
elle serre la main de Madame De Courmill,  
qui est tristement penchée sur  
son lit, et son ame, rouverte au sentiment,  
s' exhale faiblement en ces mots :  
" ô vous qui m' avez toujours servi de  
mère ! Il y a long-tems que j' afflige  
votre tendresse, et que j' abuse de vos  
soins généreux. Hélas ! Le ciel m' en a  
bien punie... mes longues infortunes  
m' ont appris qu' on ne l' offense point  
impunément ; mais la mort que je sens

p166

dans mon sein m' apprend aussi qu' il  
met un terme à ses vengeances (car,  
après la tourmente de la vie, la tombe  
est le port où se trouve sans doute un  
calme éternel.) pardonnez-moi comme  
le ciel tous les maux que je vous ai  
causés. Tâchez de rétablir ma mémoire  
parmi les hommes vertueux. Peignez-leur  
mon repentir, mes malheurs, afin  
qu' ils m' accordent au moins leur pitié  
en condamnant mes faiblesses...  
consolez aussi l' infortuné Milcourt...  
demain la terre aura englouti tout ce  
qui reste de moi... et nous ne nous  
verrons plus... dites-lui bien que  
les félicités finissent comme les plus  
grandes calamités, et que notre bonheur  
n' aurait eu qu' un tems, si le ciel  
nous avait unis ; dites-lui que je l' ai  
aimé jusqu' au dernier soupir ; que j' ai  
fini par croire mon amour légitime,  
puisque je n' ai pu le vaincre, et que  
j' ai achevé de mourir sans remords. "  
cet état paisible n' est pas de longue  
durée ; la nuit vient, et de nouveau la  
livre aux agitations les plus cruelles.  
Son époux sanglant la poursuit : elle

p167

croit voir son ombre farouche errer  
autour d' elle ; elle revoit le cachot, la  
lampe sépulcrale et son enfant. " je  
ne peux plus supporter la vie, dit-elle ;

il est tems que cette scène  
finisse. "  
sa tante, inondée de larmes, ne  
quitte point le chevet de son lit. Déchirée  
de tant d' images affligeantes,  
malade, elle va succomber à son tour.  
Lucile s' en aperçoit à travers la nuit  
épaisse qui s' étend sur ses paupières.  
" objet chéri ! Dit-elle d' une voix mourante,  
je vois tous les maux que je  
vous fais ; mais vous allez être délivrée  
d' un fantôme importun, qui  
n' avait à vous offrir que des douleurs...  
il va cesser d' empoisonner  
vos jours, et tomber enfin dans  
l' abîme où finissent le remords des  
forfaits et le souvenir des peines... "  
elle veut parler encore ; elle fait un  
effort pour baiser la main de Madame  
De Courmill, et rend péniblement son  
ame dans les bras de cette parente désespérée.  
Ainsi finit cette femme trop sensible,

p168

qu' une destinée implacable poursuit  
jusqu' à sa dernière heure, dont la vie  
si courte par les années, fut un phosphore  
pour le plaisir, et une longue  
nuit pour la douleur. La mort tardive  
vint enfin l' arracher au dernier assaut  
de ce destin persécuteur ; mais en la  
voyant mourir, il parut regretter sa  
victime.  
Milcourt, gardé à vue par sa famille,  
était harcelé du tourment de l' impatience.  
Peu satisfait des nouvelles équivoques  
qu' il recevait au sujet de la  
comtesse, battu de pressentimens sinistres,  
il trompe un jour la vigilance  
de ses parens, et vole vers les lieux  
qui attirent toute son ame. Il approchait  
d' un bourg de peu d' apparence,  
situé à un quart de lieue de la maison  
de Madame De Courmill. Les sons d' une  
cloche funèbre apportés sur l' aile des  
vents, viennent frapper son oreille. à  
mesure qu' il avance, ces sons tristemens  
cadencés redoublent leur funèbre  
harmonie. Il entre dans le bourg : la  
marche lente d' un convoi lugubre  
frappe ses regards. Les gémissemens,

p169

le deuil et la consternation profonde  
accompagnent le cercueil. à cette vue  
son coeur s' est détaché de son sein ;  
mais avide de recevoir le coup qu' il  
pressent, il examine tous ceux qui  
composent cette marche triste et silencieuse,  
et son oeil démêle au milieu  
de la foule la suivante de Lucile, les  
fermiers et les domestiques de Madame  
De Courmill qui suivent en fondant  
en larmes. Il pousse un cri étouffé,  
semblable à celui d' un homme qu' écraserait  
un roc immense, et se précipite  
au milieu de ces bonnes gens :  
il veut se jeter sur le corps qu' enveloppe  
un drap funéraire ; mais ses genoux  
fléchissent, et ses pieds ne  
peuvent parcourir tout l' espace que  
mesure son oeil égaré. Ses bras sont  
tendus, son corps se traîne vers le  
cercueil, en se roulant sur la poussière,  
et son sein exhale d' affreux  
gémissemens qu' interrompt un plus  
affreux silence. Les domestiques le  
reconnaissent et s' approchent pour le  
secourir ; le prêtre, qui précède le  
convoi, ordonne qu' on l' écarte, et

p170

qu' on le porte dans la maison voisine.  
Il se laisse détacher de cette terre  
qu' il embrasse ; on l' entraîne ; et son  
existence ne se manifeste plus que  
par des frémissemens.  
Ses yeux se rallument au feu sombre  
du désespoir, et ses regards interrogent  
tous ceux qui l' environnent.  
" elle n' est donc plus, dit-il ; c' est  
elle que j' ai vue ! Ce sont ses cendres  
infortunées qu' on va déposer  
dans la tombe ! Le silence des assistans  
est l' assurance trop certaine du  
malheur dont il se sent accablé.  
Les sons de l' airain se font toujours  
entendre, et retentissent encore à son

oreille. " cette voix lugubre m' appelle " ,  
dit-il ; et il se livre à toute  
la frénésie de la douleur. Il veut sortir,  
voler au temple où se faisaient  
sans pompe et sans bruit les funérailles  
de la comtesse ; car c' était elle,  
c' étaient ses tristes restes qu' on allait  
inhumer.  
On l' arrête : " laissez-moi, disait-il,  
laissez-moi la voir encore. Je  
veux et je dois m' ensevelir avec

p171

elle. " on résiste toujours à ses emportemens.  
Les obstacles, à force  
d' irriter les passions portées à ce degré  
de véhémence, changent leur vivacité  
en une stupeur qui approche  
de l' anéantissement. Tel devint l' état  
de Milcourt après avoir éprouvé les  
convulsions et la fièvre du désespoir.  
Les ombres de la nuit viennent  
ajouter aux ténèbres qui enveloppaient  
ses yeux et son ame, et alimenter  
les maux secrets qui le dévorent.  
Le jour commençait à poindre. Il  
se dégage de ce chaos funèbre où  
l' ont jeté la confusion de ses idées et  
le renversement de ses facultés. Il  
se lève faible et défiguré : il sort en  
silence l' esprit balotté par un flux et  
reflux continuels de pensées sinistres,  
et chemine vers le cimetière où Lucile  
est enterrée. Il entre dans cet enclos  
solitaire, où la tête noire et chevelue  
des vieux ifs protègent l' assemblée  
silencieuse des morts. Un bûcheron, les  
yeux pleins de larmes,  
était à genoux sur une tombe encore

p172

labourée par la bêche qui la creusa.  
-pauvre infortuné ! Dit Milcourt  
en passant près de lui, tu regrettes  
sans doute un objet aimé que cette  
terre recèle. Je te plains : on ne guérit  
point de ces douleurs là. -hélas !

Reprit le bûcheron, je pleure  
celle que tout le village, que tout le  
monde pleureront long-tems : c' est  
cette dame si malheureuse, et qui  
méritait si peu de l' être, qui tant de  
fois daigna venir parmi nous, que  
nous aimions tous, parce qu' elle était  
bienfaisante, et qu' un méchant mari  
a laissé mourir de faim. En traversant  
ce cimetièrre pour aller travailler dans  
la forêt, j' ai reconnu l' endroit où  
son corps hier fut déposé ; et je n' ai  
pu m' empêcher, en le voyant, de m' y  
arrêter, et d' y faire ma prière. -c' est  
là qu' elle repose, reprit l' infortuné  
jeune homme ? -oui, c' est là ; je  
l' ai vu descendre dans la fosse, et j' ai  
mêlé mes pleurs à ceux qui ont coulé  
sur son cercueil. Déjà Milcourt embrassait  
le monument. " c' est ici ma  
place, mon ami, lui dit-il ; va-t-en,

p173

et laisse-moi seul avec ma  
douleur.

" comme elle était aimée ! Disait  
le villageois en s' éloignant ; partout  
on connaissait son bon coeur,  
puisque cet étranger la pleure aussi  
amèrment que ceux qu' elle combla  
de ses bienfaits. "

Milcourt résiste aux nouvelles attaques  
du désespoir pour goûter à loisir  
le sentiment douloureux qui le  
pénètre. Il veut s' enivrer lentement  
de toute sa tristesse, la ramasser autour  
de son ame, et qu' elle en soit  
inondée. -ô Lucile, Lucile ! C' est  
donc ici que tu dors dans la nuit du  
sépulcre ! C' est ici que repose immobile  
et glacé ton coeur où brûlait autrefois  
la flamme de l' amour ! Ah !

C' est moi qui forgeai les fers dont t' accabla  
l' infortune ; je creusai le cachot  
où la vengeance atroce voulut t' enterrer  
vivante, et j' ai aiguisé le glaive  
qui vient de te frapper ! Aveugle et  
inhumain dans mes indomptables  
transports, j' ai moins aimé ta félicité  
que la mienne. Je n' ai écouté, je n' ai

p174

servi que ma coupable ardeur, quand  
je devais l' immoler, avec tous mes  
droits, à ta tranquillité. Je t' eus perdue  
pour toujours ; mais tu vivrais  
encore... ah ! S' il était un supplice  
plus grand que celui de ta perte, je  
le mériterais, je voudrais le subir, et  
aider moi-même au ciel à te venger :  
mais que sont les autres malheurs auprès  
de celui de te savoir dans ce tombeau ?  
Ils sont des bienfaits de la divinité.  
Un coeur privé de ce qu' il adore,  
un coeur comme le mien invoque les  
revers, et se complaît dans les orages  
de la vie... puissent-ils s' accumuler  
tous, et fondre ensemble sur ma  
tête ! ... mais ils n' auront pas le  
tems de m' accabler : je vais hâter mon  
dernier moment, et c' est ici que je  
veux l' attendre... non, restes précieux,  
non, je ne vous quitterai plus.  
ô ma Lucile ! Qu' elle me paraît riante,  
ta suprême demeure ! Heureux d' y  
descendre avec toi, je laisse avec joie  
ma dépouille mortelle... quelque ami  
sensible viendra me placer à tes  
côtés.

p175

Il voulait mourir sur cette terre  
humide ; mais une nouvelle résolution  
entre dans son ame. Il abandonne  
ce monument, et va jusqu' au  
soir porter dans d' autres lieux ses  
tristes soupirs, et se disposer à l' exécution  
du projet qu' il a conçu.  
Au retour des ténèbres, il revient  
dans ce cimetière, accompagné d' un  
domestique fidèle, auquel il a confié  
son important secret ; et, à la pâle  
lueur du flambeau des nuits, échevelé,  
tremblant, semblable à un mort  
échappé de son tombeau, il va disputer  
leur proie à la putréfaction et aux  
vers, et déterrer le cercueil qui renferme  
sa maîtresse.  
Dans l' héritage qui venait d' agrandir  
sa fortune, était une petite terre

située sur les bords de la mer, cachée  
par des bois épais et des monts sourcilleux ;  
c' est là qu' il transfère les  
tristes restes qu' il vient d' exhumer.  
Derrière cette retraite, s' élevait  
une touffe de pins plantés sans ordre,  
et entassés les uns sur les autres, où  
l' aspect des tiges creusées par le tems,

p176

l' absence du jour et le silence de la  
nature, inspiraient à l' ame des pensées  
tristes et profondes. Au milieu  
se voyaient les décombres d' un édifice  
depuis long-tems démoli, dont les  
pierres amoncelées et cimentées par  
la main des siècles ne formaient plus  
qu' un immense rocher tapissé de  
mousse et de lière sauvage : c' est aux  
pieds de ces débris que Milcourt éleva  
lui-même un tombeau de cailloux et  
de gazon, dans lequel il renferma le  
cercueil de sa maîtresse. Il construisit  
une habitation de chaume et de feuillage  
qui communiquait aux marches  
du tombeau, et qui devint son seul  
et dernier séjour.  
C' est-là qu' il allait passer les courts  
instans que le sommeil disputait quelquefois  
à la douleur, et plus souvent  
l' étoile du matin le trouvait froidement  
étendu sur le monument. Cependant  
il cherchait à prolonger ses  
jours ; cet état avait des charmes pour  
son ame. " si je mourais, disait-il,  
je ne pleurerais plus, et c' est un plaisir  
de pleurer. ô Lucile ! Je possède

p177

ici tout ce qui reste de toi. Souvent  
mes soupirs paraissent ranimer ta  
cendre. Je te vois devant mes yeux,  
belle encore et sensible à mes cris.  
Je jouis de l' erreur qui abuse ma tristesse,  
et peut-être après mon trépas je  
n' aurais point de si douces illusions. "  
il avait planté des fleurs aromatiques

autour du monument, et avec leur  
parfum, il semblait respirer encore  
l' haleine embaumée de son amante.  
Cependant il se flétrissait de jour  
en jour, comme les vents dessèchent  
les eaux restées au fond d' un lac,  
après que ses digues rompues ont  
donné cours au torrent de ses premières  
ondes ; ainsi le souffle de la  
douleur consumait sa jeunesse autrefois  
florissante, et les restes de sa vie.  
Après de toi sous ces bruyères,  
dans ce tombeau qui cache tes appas,  
je descendrai quand mes larmes amères,  
pour expier mes attentats,  
auront usé ces tristes caractères.  
Ces vers, dictés par le remords, et  
tracés sans art par la main de cet

p178

amant accablé de ses maux, étaient  
gravés sur une des pierres du sépulcre.  
Triste jouet des éléments de l' influence  
des cieux, son ame changeait  
comme les tems et les jours. Quand  
un zéphyr léger se faisait sentir, et  
murmurait sans bruit parmi les arbrisseaux  
flexibles, quand une douce  
lumière réfléchie d' un ciel serein perçait  
les épais ombrages qui muraient  
sa retraite, calme et paisible alors, il  
souponnait doucement ses tranquilles  
regrets ; mais quand, dans une nuit  
sombre, un vent orageux ébranlait  
les monts, brisait les forêts, et faisait  
gémir tristement les souches antiques  
à ses côtés, ses cheveux se hérissaient  
alors comme la cime des arbres ; et  
son coeur, battu comme eux par la  
tempête, s' anéantissait devant un  
être suprême.  
Il ne survécut que trois mois à sa  
maîtresse, et le domestique qui le servait,  
et auquel il avait ordonné un  
secret inviolable, le trouva un jour  
étendu sans vie dans ce triste réduit.

p179

Il était mort sur le tombeau que ses  
mains glacées embrassaient encore.  
Ce serviteur fidèle exécuta les dernières  
volontés de son maître, et  
l'inhuma à côté de l'infortunée Lucile.

# Livros Grátis

( <http://www.livrosgratis.com.br> )

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)  
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)  
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)  
[Baixar livros de Matemática](#)  
[Baixar livros de Medicina](#)  
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)  
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)  
[Baixar livros de Meteorologia](#)  
[Baixar Monografias e TCC](#)  
[Baixar livros Multidisciplinar](#)  
[Baixar livros de Música](#)  
[Baixar livros de Psicologia](#)  
[Baixar livros de Química](#)  
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)  
[Baixar livros de Serviço Social](#)  
[Baixar livros de Sociologia](#)  
[Baixar livros de Teologia](#)  
[Baixar livros de Trabalho](#)  
[Baixar livros de Turismo](#)